Annales de l'Institut français de Zagreb



4e Année. — No 13 AVRIL-JUIN 1940

ANNALES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE

Rédaction et Administration :
ZAGREB
Preradovićeva 40 /I

L'Institut Français de Zagreb publie sous le titre d'*Annales* une revue trimestrielle, rédigée en français, dont le but est d'étudier les rapports entre les pays yougoslaves et la France. Il s'agit, non seulement des rapports actuels, de ceux qui se sont noués pendant et depuis la guerre de 1914-1918, mais, sans négliger ceux-ci, de remonter à travers l'histoire et de retrouver à toutes les époques les contacts de tous ordres, aussi bien politiques, économiques qu'intellectuels, qui se sont produits entre les deux pays.

Chaque numéro comprend, en principe, quatre parties :

1° Des articles de fond ;

2° Sous le titre de Mélanges, des notes plus courtes et des documents commentés ;

3° Des comptes rendus analytiques et critiques d'ouvrages intéressant notre objet ;

4° Une chronique qui s'efforce de noter au jour le jour toutes les manifestations actuelles des rapports entre la France et les pays slaves du Sud.

De temps à autre, nous apporterons quelques traductions d'écrivains croates, serbes et slovènes, en choisissant les passages de leur œuvre dont la France est le sujet. Le but que nous poursuivons par là est double : mieux faire connaître aux Français la littérature serbo-croate, et donner peu à peu l'image de la France telle qu'elle est vue en Yougoslavie.

Pour obtenir un tableau complet des relations franco-yougoslaves, nous faisons appel au concours de tous les savants qui on été amenés au cours de leurs études à en constater ou à en étudier quelques-unes, et nous espérons qu'on voudra bien nous tenir au courant de toutes les manifestations qui intéressent à la fois les deux pays.

*
* *

Tout ce qui concerne les Annales doit être adressé au *Directeur de l'Institut Français*, Preradovićeva, 40, ZAGREB (Yougoslavie).

Les abonnements peuvent être versés au compte de chèques postaux de l'Institut, N° 2100-78, Paris.

*
* *

Abonnement :	France.......	**50** fr.
	Yougoslavie ..	**80** dinars
	Etranger......	**60** fr.

Le numéro **15** fr.

LES RENSEIGNEMENTS AUTRICHIENS SUR LA DALMATIE FRANÇAISE EN 1806-1808

Après la victoire remportée par Napoléon Ier à Austerlitz (2 décembre 1805) l'Autriche fut obligée de capituler et de signer la paix de Presbourg (26 décembre 1805), par laquelle l'empereur des Français recevait la Dalmatie avec les Bouches de Kotor [1]. L'article 23 du traité de paix, ratifié le 1er janvier 1806, prévoyait l'occupation immédiate de la Dalmatie, d'après un plan spécial qui ne devait pas se réaliser, parce que les Français, en prenant possession de ce pays, se heurtèrent à de multiples difficultés [2].

L'attitude de la population était assez hostile à l'égard des occupants, l'attachement à l'ancien régime y demeurant assez prononcé [3]. L'occupation achevée, les Français ne purent toujours pas prétendre avoir gagné aussi les sympathies de la population. Quant à la cour d'Autriche, elle ne pouvait oublier la perte de cette province. Aussi continua-t-elle à s'en occuper et à se faire renseigner sur la situation en Dalmatie, surtout par l'intermédiaire des commandements des régiments frontières croates.

Le commandement des régiments, dits du ban, était assumé par le ban de Croatie lui-même. De 1806-1809 ce fut donc le ban comte Ignace Gyulay, représenté par le commandant de la brigade de Petrinja, le général major Joseph Wetzel. Quant au généralat de Karlovac-Varaždin, il avait à sa tête de 1799 à 1807 [4] le général Michel

[1] V. Antoljak S., « Comment la Dalmatie devint française ». *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1939, pp. 50-56.

[2] Sur les détails de l'occupation voir : Pisani P., *La Dalmatie de 1797 à 1815*. Paris, 1893, pp. 145-150.

[3] V. Zlatović S., *Franovci države presv. odkupitelja i hrvatski puk u Dalmaciji*, Zagreb 1888, p. 354.

[4] Contrairement à l'affirmation d'Ivić A. (*Spisi bečkih arhiva o prvom ustanku*, III, Subotica, 1937, p. XIV) qui dit que Chernell était commandant de 1799 à 1806, j'ai pu rectifier qu'il l'était jusqu'au 12 février 1807, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, ce qui est confirmé par son rapport à l'archiduc Ludwig du 13 janvier 1807 et par une lettre de l'archiduc à Chernell du 14 janvier (v. Ivić, *op. cit.*, IV, pp. 75, 77).

Chernell, et de 1807 à 1808, le général baron Jean Hiller [1]. Les deux chefs des brigades frontalières dépendaient de la direction de la frontière à Vienne, chargée des affaires des régiments frontières sous les ordres du ministre de la guerre, l'archiduc Charles, et aussi dans certaines questions, du chancelier d'état le comte Stadion [2].

Les informateurs autrichiens communiquaient leurs renseignements, soit par écrit, soit oralement, aux autorités de la frontière, le plus souvent aux commandants des régiments, lesquels les transmettaient dans leurs rapports écrits au commandement supérieur de Zagreb. Quant aux renseignements oraux, les officiers de frontière les rédigeaient pour les adresser ensuite à leurs supérieurs.

Les généraux envoyaient leurs rapports aux archiducs Charles et Ludwig ainsi qu'à la chancellerie d'état, lesquels, après lecture, les retournaient avec leurs remerciements [3]. Les renseignements émanant d'officiers ou des informateurs eux-mêmes n'accusent pas un niveau d'instruction élevé. Il faut de plus bien peser la valeur de leurs renseignements parce que ces agents, stipendiés par l'Autriche, étaient des adversaires convaincus des Français, et, partant, ne pouvaient être impartiaux. Et, enfin, les informateurs étaient souvent portés à ajouter foi à tous les bruits, de sorte que leurs renseignements reproduisaient bien des nouvelles alarmantes ou exagérées.

1806

Un des premiers rapports de cette année émane du major Wohlgemuth lequel signale, le 16 mars, la présence de bateaux russes et anglais, dans l'Adriatique, ainsi que l'occupation des Bouches de Kotor par les Russes pour empêcher qu'elles ne tombent entre les mains des Français [4].

Selon le rapport du général Chernell au conseil de guerre (de Zagreb, le 21 mars) les Turcs de Bosnie étaient très inquiets à cause du passage des Français qui se rendaient en Dalmatie à travers les confins militaires [5]. Les renseignements les plus intéressants sont

[1] Hiller était quelquefois remplacé dans ses fonctions par le général major Ignjat Stojanić († le 23 décembre 1807, v. Ivić, *op. cit.* 1, IV, p. 708).

[2] Ivić A, *Spisi bečkih arhiva o prvom ustanku*, III knjiga (*Zbornik za istoriju, jezik i književnost srpskog naroda*, II odelenje, knjiga XI) Subotica 1937, XIII-XIV.

[3] Ivić A, *Spisi bečkih arhiva o prvom ustanku*, IV knjiga (*Zbornik za istoriju, jezik i književnost srpskog naroda*, II odelenje, knjiga XII) Subotica 1938, XIII.

[4] Ivić A, *Spisi...* III, 77.

[5] Ivić A, *Spisi...* III, 91.

ceux envoyés par le capitaine Holjevac, de Zrmanja, sur le *triplex confinium* de Dalmatie, Bosnie et Croatie militaire. Holjevac mande par exemple, le 5 juin, au général Chernell lequel en informe le conseil de guerre, que les bruits signalant la présence dans les confins des officiers français de Dalmatie déguisés en ingénieurs, sont dénués de fondement, car lui, Holjevac, ne pourrait pas l'ignorer. En ce qui concerne les bruits d'après lesquels les Français auraient fortifié certains points, le fait se confirme. Toutefois ces travaux n'ont pas été faits en proximité de la frontière autrichienne, mais sur le Petrovo polje, entre Knin et Drniš, où sont placés aussi deux canons. Un autre rempart a été élevé dans les environs du Rašov kamen, à deux heures de Knin et à un quart d'heure de la frontière turque. Un troisième se trouve près de Zemunik, à quatre heures de la frontière autrichienne, pour la construction duquel tous les Dalmates en âge de porter les armes durent fournir 10 rondins de chêne de 8-10 pouces d'épaisseur.

Tous les Dalmates capables de porter les armes ont été recensés. Le fameux chef de brigands Barsillo accompagne la commission de recensement sous le prétexte de choisir 500 Dalmates pour son corps de volontaires, ce à quoi il est autorisé par le commandant des troupes françaises. Holjevac dit encore qu'il tâchera désormais de ne signaler que les nouvelles véridiques, sous forme de rapport hebdomadaire. Il lui est très difficile de recueillir les nouvelles, un personnel adroit lui faisant défaut, et la plupart des nouvelles sont basées sur des racontars qu'il tâche d'éviter, dans l'intérêt même de son service d'information [1].

Holjevac écrit encore le 6 juin au même général que, d'après les renseignements qu'il vient de recevoir, il ne serait pas vrai que les Français aient construit des remparts à Petrovo polje entre Knin et Drniš. Tout au plus ils feraient des préparatifs en vue de tels travaux, et le nombre de canons arrivés de Šibenik à Drniš ne serait que de sept. Les remparts près de la frontière turque à Rašov kamen et à Zemunik n'existent non plus qu'à l'état de projet. Par contre la construction d'une route de Drniš le long des cascades de la Krka et, plus loin, vers la côte, sera poursuivie sans délai.

Il a été ordonné de construire des fortifications près de la frontière autrichienne à Grivec ; d'autres ont été établies, il y a trois jours, à un quart d'heure de Knin, près de l'église Saint-Jacques. Il y a 650 soldats à Knin, 800 à Drniš. Les autres sont partis contre les Russes, lesquels n'ont pas encore quitté Kotor, et se trouvent aussi à Korčula, Vis et Hvar. Le bruit court même qu'ils ont réussi

[1] Ivić A, *Spisi...* III, 157-158.

à chasser la garnison française de Split. On prétend avoir entendu jusqu'à la frontière autrichienne la canonnade qui eut lieu le 4 juin près de Split.

Les Russes ayant menacé de démolir Zadar, les Français ont entrepris de fortifier cette ville, ce qu'ils font jour et nuit. On dit à Knin que le commandant des insurgés serbes s'est rendu en Dalmatie et qu'il a annoncé son arrivée à Knin. Les Turcs auraient même informé les Français qu'un contingent militaire se rendra en Dalmatie le jour de Saint-Élie. Pour se concilier les habitants des Bouches les Français ont déclaré qu'ils tolèreraient et subventionneraient l'église orthodoxe dans cette région.

On signale la présence d'ingénieurs français à la frontière de Bosnie où ils s'occuperaient de quelques travaux. A part cela, tous les bruits qui lui arrivent chaque jour sont sans fondements [1].

Les Turcs de Bosnie craignaient tout le temps une incursion française dans leur pays. De Kršelj le major Ogrizović informe, à la même date, le général Chernell que, d'après les renseignements transmis par le capitaine Firdus de Livno aux capitaines de Bihač et d'Ostrožac, on pouvait croire que les troupes françaises s'achemineraient vers la frontière turque face à Glamoč, Livno et Duvno [2].

Le major Došen, ayant reçu le 1er juin du commandement de son régiment à Zagreb l'ordre de l'informer sur les événements de Bosnie et de Dalmatie, se dirigea aussitôt à la jonction des trois frontières où il put parler avec deux Dalmates lesquels lui dirent qu'il y a quatre semaines un général français, accompagné du major Sinobad de Knin, était arrivé dans ces lieux et y était resté pendant quelque temps dans un but que l'on ignore. Huit jours après d'autres officiers français firent leur apparition à Plavno, dans les environs du *triplex*, occupés à ce qu'il semble à des travaux d'arpentage, de sorte qu'on pouvait croire, ainsi que le signale le major Došen le 7 juin, qu'ils s'apprêtent à y établir des retranchements.

Les Français de Zadar (Zara) et des environs seraient en retraite vers Imotski, pour des raisons qu'on ignore. Il y a cinq jours on entendit dans les environs de Split une violente canonnade. A Petrovo polje, il y a des fortifications très solides. On affirme également que les Français ont pris Raguse [3]. Chernell informe le 16 juin le conseil de guerre des renseignements qu'il tenait de Holjevac (du

[1] *Ibid.*, III, 159-160.
[2] *Ibid.*, III, 158-159.
[3] *Ibid.*, III, 164.

5 et 6 juin) d'Ogrizović (du 6 juin) et de Došen (du 7), ajoutant un bref résumé [1].

Le 14 juin, Holjevac reprit ses rapports sur la Dalmatie. Les travaux de construction de la route qui devait assurer la communication de Drniš à la mer, seront accélérés. Les canons de ligne apportés par les Français se trouvent actuellement à Šibenik. Le 79e régiment frontière a quitté Zadar pour Makarska, de sorte que la garnison de Zadar ne compte plus que quelques détachements de ce régiment. La garnison de Knin, elle aussi, est faible. La pénurie de vivres et la disette se feraient sentir à Zadar, ce qui provoque du mécontentement dans la population, désireuse de changements. Ni troupes ni vivres ne peuvent plus arriver par la voie de mer, le dernier transport de troupes débarqué à Zadar étant celui signalé il y a six semaines et composé de deux compagnies d'artillerie.

Parmi les troupes françaises il y aurait des maladies contagieuses, avec de nombreux cas mortels, de sorte que depuis l'occupation de la Dalmatie les Français auraient de cette façon perdu 500 soldats. La paye leur serait distribuée avec irrégularité. Il y a environ quinze jours, les Russes auraient coulé trois bateaux français transportant des troupes à destination de Raguse, sans que personne ait réussi à se sauver.

Par contre, les nouvelles annonçant la prise de Split par les Russes ne sont pas confirmées. On sait que les Russes ont bombardé la forteresse de Ljuljevac, mais on ignore avec quel résultat. Dans les villes les Français commencent à recruter les fils des commerçants et des artisans, et même ceux des nobles, ce qui provoque du mécontentement.

On pense même à organiser des vêpres siciliennes si l'avance des Russes dans ce pays continue. Il semble par contre que les bruits annonçant une incursion de l'armée de Karageorges, ne sont pas fondés, de même que les bruits au sujet de mouvements de l'armée turque contre la Dalmatie [2]. En effet, le 25 juin Chernell signale au conseil de guerre que les Turcs commencent à se méfier des Russes en Dalmatie, et qu'ils désirent plutôt un succès français [3].

Après un assez long silence Holjevac adresse au commandement général le 5 juillet un rapport au sujet de la Dalmatie. Par un de ses informateurs de Skradin il avait appris que le 17 juin 2.000 Allemands embarqués sur 22 bateaux avaient quitté Trieste pour recevoir des Russes les Bouches de Kotor et les remettre aux

[1] *Ibid.*, III, 187-188.
[2] *Ibid.*, III, 174, 175.
[3] *Ibid.*, III, 211.

Français. Cet informateur ne revenait pas de son étonnement, d'autant plus que sur la Neretva les Français avaient subi des pertes assez graves. Les garnisons qu'ils avaient à Knin, Drniš, Sinj, Zadar (Zara), Skradin, Šibenik et Split seraient bien faibles. Leurs pertes dans les expéditions contre l'Albanie ainsi que sur mer, se monteraient à 3.000 hommes. 800 hommes sont morts de maladie, et il y a encore autant de malades. Le corps d'armée du général Molitor ne dépasserait pas 12.000 soldats. Par conséquent il n'y aurait dans toute la Dalmatie que 1.000 (?) Français à même de faire la guerre. Toujours d'après ces calculs, le corps engagé dans les luttes contre les Monténégrins, Albanais et Russes réunis, dans les environs de Dubrovnik ne compterait plus que 5.000 hommes.

Les autorités locales en Dalmatie se composent du même personnel qui était en fonction sous l'administration autrichienne, le système de l'administration ayant été aussi conservé. D'ailleurs tout est calme et on ne travaille ni à la construction des routes ni à celle des fortifications [1]. Le 9 août, Holjevac informe Chernell des événements de Dalmatie, du 27 juillet au 9 août. En premier lieu il lui signale que les Russes avaient, le 29 juillet, capturé 8 bateaux de transport français avec 4.000 soldats et du matériel de guerre. Ceci se passe dans les environs du fort Ljuljevac près de Šibenik. Pendant la bataille on tira de ce fort sur les bateaux russes lesquels ripostèrent sans toutefois entreprendre le siège. Ce fort est donc toujours tenu par les Français. Les Russes continuent à croiser dans l'Adriatique sans rien entreprendre. Les troupes françaises traversent souvent Drniš se rendant à Sinj, à Makarska et aux environs de la Neretva, où doit se concentrer un corps assez fort. En plus, dans les places fortifiées de cette région les garnisons sont relativement augmentées. Les murailles de la citadelle de Knin sont renforcées, et une boulangerie militaire y est fondée. Au nord de cette citadelle un retranchement a été creusé à un quart d'heure de distance. Deux bataillons de la garde royale d'Italie qui avaient franchi le *triplex* sont toujours près de Knin. Le train de l'artillerie y est également, ainsi qu'une compagnie d'artillerie et 2.000 fantassins sous le commandement du général Souyez. Les Russes tentent par diverses voies secrètes de détourner les Dalmates des Français, de sorte que l'archimandrite Zelić lui-même passe pour suspect. Les Français se méfient de plus en plus, et la situation de la Dalmatie est chaque jour plus embrouillée et plus difficile.

Le recrutement des Dalmates dure toujours, parce qu'il faut réunir 10.000 recrues. Le lieutenant-colonel Sinobad devait se

[1] *Ibid.*, III, 239, 240.

charger de ce recrutement, mais il refuse à cause de son âge. Kotor est toujours entre les mains des Russes. Quant à Raguse les Français y ont consolidé leur situation et ils ne l'abandonneront pas de si tôt. Les maladies parmi les soldats français diminuent et les cas mortels se font plus rares. Les caravanes transportant du blé de Turquie arrivent en Dalmatie. La nouvelle route de Drniš aux cascades de Roško fait des progrès, aussi bien que la construction du pont sur la Krka [1].

Il semble que les Français entre temps s'étaient rapprochés de la frontière turque, car la nouvelle en est confirmée au général Chernell le 16 août, de Cetin par le major Živković, lequel l'avait apprise des capitaines bosniaques Firdus et Beširević. Les Turcs sont convaincus que les mouvements des troupes françaises sont dirigés contre eux puisque la paix franco-russe allait être conclue [2].

Le 1er septembre Chernell reçut également un rapport d'Ogrizović, lequel était informé par un de ses agents que les troupes françaises de Dalmatie auraient occupé il y a peu de temps Livno, Duvno et Mostar au delà de la frontière dalmate. Son informateur prétend avoir appris tout cela au delà de l'Una, et que les Français seraient entrés en amis, afin d'aider les Turcs contre les Serbes. Si cette nouvelle devait se confirmer, déclare l'informateur, il ne manquera pas de le tenir au courant [3].

Le major Živković apprend de son informateur qu'un général français, à la tête d'une importante armée, avait envoyé un officier de son état-major auprès du vizir de Bosnie, lui demander le passage pour son armée, afin d'attaquer Karageorges, mais que le vizir le refusa. Živković en informa Chernell, le 3 septembre, en annonçant un rapport plus complet [4]. Quant à Chernell il informa brièvement l'archiduc Charles du rapport d'Ogrizović du 1er septembre, ainsi que de celui de Živković, du 3 septembre, ajoutant qu'on ne tardera pas à y voir plus clair [5].

Le 8 octobre Chernell écrivit aussi à l'archiduc Ludwig, pour lui donner les derniers échos de Dalmatie qui confirment l'animosité de ses habitants contre le régime français, leur résistance contre le recrutement ainsi que leur désir de revenir sous l'administration autrichienne [6]. Les habitants de Kotor seraient surtout décidés,

[1] *Ibid.*, III, 284-285.
[2] *Ibid.*, III, 296, 297.
[3] *Ibid.*, III, 315.
[4] *Ibid.*, III, 322.
[5] *Ibid.*, III, 334, 335.
[6] Le bruit s'étant répandu en Dalmatie que la Dalmatie et l'Istrie étaient rendues à la dynastie autrichienne, Dandolo s'empressa de publier un manifeste

en collaboration avec les Monténégrins, à s'opposer à l'arrivée des Français. Ils ont embarqué leurs femmes et leurs enfants, ainsi que toute leur fortune, sur des bateaux prêts à prendre le large si leur résistance n'a pas de succès. Les Français ont arrêté cependant, au moins provisoirement, le recrutement en Dalmatie, craignant qu'il n'en résulte des troubles. Quant aux jeunes conscrits, ils prennent la fuite en masse vers l'Autriche, où les autorités les traitent comme des déserteurs de l'armée française.

On signale l'arrivée dans les Bouches de Kotor de trois grands navires russes. Le Vladika du Monténégro vient de lancer un mandat d'arrêt et une prime de 5.000 ducats contre le comte Mirković [1] de Kotor lequel est actuellement avec les Français. A la fin d'août des combats ont eu lieu entre les Monténégrins et les Français, lesquels, d'après le rapport de Chernell, auraient perdu 7.000 hommes et 2 généraux, dont Lauriston lui-même, et ce serait la cause de leur retraite sur Raguse [2].

Toute l'artillerie et toutes les munitions turques que les Français avaient trouvées à leur entrée à Raguse devraient maintenant être rendues à la Turquie, et dans ce but une délégation française doit se rendre à Travnik. Mais les dirigeants turcs restent méfiants et considèrent tous ces émissaires comme des espions. C'est au moins ce que signale le major Ljubibratić, le 11 octobre, de Nova Gradiška. D'autre part la mésentente entre Français et Monténégrins continue toujours [3].

A la fin d'octobre, les Français auraient renouvelé leurs tentatives en vue d'obtenir du pacha de Bosnie d'accepter leur aide et de donner son autorisation au passage de 20.000 soldats français de Dalmatie contre la Serbie. L'informateur qui, de Travnik, le signale au ban Gyulay, ajoute qu'il ne discerne pas le but véritable d'une telle action : est-ce l'occupation de la Bosnie ou autre chose [4].

Les autorités françaises ont publié un communiqué déclarant que l'empereur Napoléon est lié par l'amitié la plus cordiale à la Porte,

dans le *Regio Dalmata-Kraljski Dalmatin*, n° 8 du 30 août 1806, adressé aux « vaillants et fidèles Dalmates », dans lequel il dément toutes ces nouvelles mises en circulation par de « mauvaises gens » et les exhorte à ne pas craindre un pareil événement, tandis que les propagateurs de fausses nouvelles sont menacés des peines les plus sévères.

[1] Les autorités autrichiennes surveillaient Mirković de près, ainsi qu'on le voit d'après un document des archives nationales de Zagreb (*Register in publiciali-1807*) (306) de la marche de Karlovac-Varaždin, sous *Kundschafts-Nachrichten*.

[2] Ivić A, *Spisi...* III, 371, 372

[3] *Ibid.*, III, 377.

[4] *Ibid.*, III, 409.

amitié qui deviendra encore plus étroite, ainsi que les informateurs de Dalmatie le signalèrent au ban Gyulay le 1er novembre.

Afin de stimuler le commerce, les Français ont ordonné la construction d'une route commerciale allant de Split par Sinj et Bilobrig en territoire turc. Ils ont en outre chargé des ingénieurs d'étudier les terrains marécageux en Dalmatie, à savoir Petrovo polje, Sinj, Imotski et à l'embouchure de la Neretva, en vue de leur assèchement.

Les commissaires français chargés du recensement ont terminé leur tâche le 13 octobre, et ont soumis leur rapport au gouverneur général Dandolo. Il en résultait que la Dalmatie avait une population de 300.000 âmes. Peu de temps avant, le régime français avait décidé de procéder au recrutement en Dalmatie, mais devant la résistance de la population il avait changé d'avis, en déclarant que l'Empereur, par faveur spéciale, ne voulait pas augmenter davantage les charges que supporte cette province. La raison véritable de ce désistement serait cependant la conviction à laquelle seraient arrivées les autorités françaises d'être trop faibles pour imposer ces projets de force. On signale aussi la présence à Raguse du général de division Vignol et du général de brigade Teste.

Avec le consentement du gouverneur ottoman, le chef de bataillon Christian est parti pour la Bosnie et l'Herzégovine où il achète des chevaux pour l'armée française. Les Russes ont lancé une proclamation à la population dalmate, l'invitant à la révolte contre les Français et lui promettant leur aide ainsi qu'une exemption de toutes les contributions et du recrutement pour la durée de dix ans.

A Zadar (Zara) les autorités françaises viennent de nouveau d'imposer une contribution de 20.000 fl. en fixant un délai pour le versement et en menaçant dans le cas contraire, de faire des saisies. Tous les trésors et tous les legs appartenant à l'église et aux autres fondations ont été enregistrées. D'autre part, on signale que les Russes et les Anglais exercent le blocus des côtes, des ports et surtout des places fortes, et que des renforts leur arrivent tout le temps de Corfou. Les Russes tentent en outre par tous les moyens de gagner de l'influence parmi les Dalmates [1].

Le gouverneur français de Dalmatie, Dandolo, ainsi que Gyulay en est informé le 23 novembre, déclare ouvertement que Napoléon franchira la Vistule, viendra à bout des Russes et qu'ensuite les Français seront complètement maîtres aussi en Dalmatie. L'informateur en question ne peut cependant apprendre quelle est la signification de cette déclaration, quels sont les moyens des Français

[1] *Ibid.*, III, 442-444.

et à quel endroit ils se disposent à frapper. En tout cas, l'attachement des Dalmates aux Français aurait diminué [1].

Le 3 décembre l'informateur du ban lui signale de Travnik que les Français reviennent à la charge pour demander au Sultan un *ferman* les autorisant au passage de la Bosnie pour se porter contre les insurgés de Serbie. On parle aussi de la possibilité d'une alliance offensive et défensive entre la Porte et la France et que les troupes françaises aideront les Turcs contre les Serbes. C'est pourquoi on s'attend au renforcement de l'armée française de Dalmatie laquelle se ravitaille surtout en Bosnie [2].

De Sveti Juraj le capitaine Bukarica signale au colonel Cek (et celui-ci à Chernell) que le 14 les Russes ont pris Korčula et le fort de même nom, et que Hvar est tous les jours bombardé. Les pertes à Korčula de part et d'autre se chiffrent à 800 morts et blessés ; 450 Français se sont constitués prisonniers, et 15 canons tombèrent entre les mains des Russes. Quand les Russes auront pris Hvar, les communications entre la Dalmatie et l'Italie seront coupées [3].

Les soldats du contingent français de Bilibrig à la frontière près de Livno sont ravitaillés en blé et en bétail — qu'ils payent bien — de Bosnie, ainsi que l'écrit l'informateur du ban Gyulay le 30 novembre [4].

Le 30 décembre Došen transmet une nouvelle fantastique, émanant de son espion sur la frontière, selon laquelle les Russes auraient expulsé les Français de Raguse, d'où 2.000 Français se seraient retirés à Split et 800 à Drniš. Les Français auraient également évacué Knin, Skradin et Šibenik, dans la nuit du 24 au 25 se repliant en ordre et presque inaperçus, sur Split, ne laissant à Knin que 50 cavaliers, et tout cela parce qu'ils craindraient un débarquement anglo-russe à Split, alors que les Monténégrins arriveraient par la terre ferme, afin de chasser les Français complètement de Dalmatie [5].

Alors que Bukarica signalait, le 30 décembre, le bombardement de Hvar, Holjevac écrivait à Chernell que l'île était depuis quatre jours entre les mains des Russes, et la garnison française, composée de quatre compagnies du 23e régiment, faite prisonnière. En ce moment les Russes possèdent donc Kotor, Risan, Herceg-Novi, la région de Monfalcone et de Cavtat avec toutes les localités, excepté Raguse et les îles Mljet, Korčula et Hvar ; ils sont les maîtres des

[1] *Ibid.*, III, 465.
[2] *Ibid.*, III, 483-485.
[3] *Ibid.*, III, 519, 520.
[4] *Ibid.*, III, 523.
[5] *Ibid.*, III, 525, 526.

ports et du canal entre ces îles, ce qui leur a permis de porter leur flotte à 20 grandes unités de guerre et de fermer la mer Adriatique. Il n'est par contre pas confirmé qu'ils auraient débarqué à Makarska. Le général Lauriston est toujours à Raguse, avec 4.000 soldats, et il y travaille au renforcement de fortifications.

Marmont a toujours son quartier général à Split. Quant aux conscrits dalmates, ils ne sont toujours pas convoqués, et on s'attend que leur organisation sera décrétée après le nouvel an [1].

1807

En 1807 les opérations militaires engagées entre les Français et les Russes en Dalmatie devinrent plus violentes. Les autorités autrichiennes continuèrent par conséquent à observer les événements par le moyen de leurs informateurs.

Le 3 janvier Holjevec adresse au généralat de Zagreb un rapport dans lequel il mande que l'amiral Siniavine vient de réunir son escadre à celles des amiraux Grekoff et Sarokine dans les Bouches de Kotor, où ces derniers étaient arrivés depuis cinq jours. Cela permettrait aux Russes de disposer dans l'Adriatique d'une flotte très puissante, composée de 40 grands bâtiments et de plus de 100 autres navires. Ils ont en outre armé les bateaux des armateurs de Kotor, de sorte qu'ils sont maintenant à même d'opérer des débarquements sur plusieurs points de la côte. Leur force sur mer est évaluée à 18.000 hommes. Sur terre, à Herceg-Novi et Cavtat, ils ont 8.000 soldats. Bref, les Russes font tous les préparatifs en vue d'une attaque contre Raguse et son fort de Sveti Lovrinac qui est d'ailleurs tout à fait démoli. La ville et la citadelle sont encore épargnées, car les Russes auraient pitié des habitants, si les Français refusaient de capituler. L'informateur écrit que le 1er janvier en partant de Split il a entendu un violent feu d'artillerie dans les environs de Raguse, Makarska et de la Neretva, mais aucun débarquement russe n'a encore été entrepris. Il en conclut que c'est la ville de Raguse qui était bombardée. Quant à Marmont, il a concentré toutes les troupes dans la région de Split, de sorte qu'il ne resterait plus que 400 Français à Zadar. Cette opération viserait à porter un secours efficace à tous les points menacés par l'ennemi. Holjevac promet encore de donner des nouvelles ultérieures sur cette guerre, ainsi que sur l'attitude des Dalmates lesquels n'ont pas encore fourni un seul soldat [2].

[1] *Ibid.*, III, 526, 527.
[2] Ivić A, *Spisi...* IV, 12, 13.

Le 1er février Holjevec apprend par ses espions que des contingents français se rendraient par Imotski en Turquie. Ceci lui est confirmé le 4 février, et on précise que ce mouvement porte sur 1.000 hommes. Il ne s'agirait par conséquent pas d'une autorisation accordée par le gouvernement turc, mais simplement d'une autorisation de traverser le territoire turc donnée par les capitaines locaux qui ont toujours auprès d'eux des émissaires français.

On ne peut pas deviner pourquoi le projet russe d'une attaque concertée russo-serbe contre la Dalmatie n'a pas été mis à exécution. Les Français continuent à affirmer que la Porte est leur alliée. Ils ne cessent pas non plus de fortifier Knin et de grands stocks de vivres et de munitions sont accumulés. Des renforts en soldats y sont également acheminés. Le total des effectifs dans cette garnison serait porté à 1.000 hommes, sous le commandement d'un général, probablement le général Guillet. Il est encore question dans ce rapport de retranchements dans les environs de Drniš, pour arrêter, paraît-il, une agression de la part de Karageorges. L'amiral Siniavine s'attendait à une occupation de la Dalmatie par les Russes et les Monténégrins, mais comme cela n'a pas eu lieu, il éloigne une partie de son escadre de la côte pour la préserver de la tempête. Par l'occupation de certaines îles il impose aux troupes françaises la fatigue de déplacements rapides, de sorte que les hôpitaux se remplissent de nouveau. Le total des effectifs français serait ainsi réduit à 6.000 soldats. Trois bâtiments de ligne russes se trouvent dans les eaux de Hvar attendant les troupes de Turquie. Les vivres ne manquent pas en Dalmatie. On ne signale par ailleurs aucun mouvement de la part des Français [1].

Le 22 janvier huit Français sont arrivés à Travnik, ainsi que l'écrit l'informateur du ban Gyulay dans cette ville le 8 février. Leur but serait d'obtenir le libre passage pour les troupes françaises. N'ayant pas réussi en Bosnie ils sont partis pour Constantinople. Les Turcs commencent cependant à s'inquiéter des préparatifs à la frontière française, c'est pourquoi le pacha a envoyé son adjudant pour y faire une enquête.

Les Ragusains ont envoyé une délégation auprès du pacha de Travnik afin de se débarrasser de la présence des Français, dans leur ville. Cette délégation, arrivée à Travnik le 26 janvier, a assuré le Pacha que les Ragusains sont les amis de la Porte et que le Pacha devrait intervenir auprès du Grand Vizir pour les délivrer des Français. Ils ont apporté aussi des cadeaux au Pacha. On a colporté ensuite le bruit que les Turcs allaient organiser une armée

Ibid., IV, 153, 154.

pour attaquer Raguse. La correspondance échangée entre Raguse et Travnik serait très intense [1].

D'après les rapports de Holjevec du 13 février, ni les Russes ni les Français n'ont pris aucune initiative en Dalmatie. Les premiers se trouvent toujours sur leurs positions à Cavtat et à la frontière du Monténégro. Les Russes attendent en outre les troupes serbes, et les Français des renforts qui doivent leur arriver d'Italie. Les Français auraient même répandu la nouvelle que 25.000 soldats devraient leur arriver de la région de Vérone, dans le but de faire la campagne de Bosnie, s'y unir avec les Turcs et empêcher les Russes et les Serbes de pénétrer en Dalmatie.

Les troupes que les Français avaient envoyées dans la direction de la frontière turque par Imotski sont trop faibles, et ce n'était qu'une démonstration de leur part. En Dalmatie on envisage l'avenir avec angoisse. En dehors de quelques villes de la côte, on désire qu'on ne permette pas aux Français de passer par Rijeka (Fiume), Senj et à travers la Lika. Si c'était le cas, le corps d'armée de Marmont en Dalmatie déjà privé de renforts par la voie de mer serait voué à la perte.

Les Français ont construit la route de Knin à Grahovo par Rašov kamen, et n'était la neige, elle serait déjà terminée jusqu'à Travnik [2]. Le 15 février un espion inconnu signale à Došen les bruits selon lesquels les Français se prépareraient à envahir la Bosnie, avec 15.000 soldats se dirigeant sur Livno et 12.000 dans la direction de Grahovo. En rapport avec cela il semble que les troupes françaises aient presque complètement évacué leur garnison de Dalmatie [3].

Cette rumeur d'une prochaine action franco-turque contre les Serbes et les Russes se faisait de plus en plus persistante. Ainsi le major Vukasović de Korenica écrit-il à l'archiduc Ludwig sur ce projet comme d'une chose certaine, puisque certains Français distingués, arrivés de Zadar (Zara) et d'autres villes de Dalmatie auprès du Pacha de Travnik, auraient eux-mêmes apporté cette nouvelle [4].

La tempête ayant cessé depuis trois jours, écrit Holjevec à son général à Zagreb, le 24 février, et le vent étant devenu favorable à la navigation, des navires russes ont fait leur apparition près de l'île de Brač, face à Split, menaçant ainsi cette ville qu'ils avaient déjà bombardée le 15 et le 21. Les navires surveillent la côte jus-

[1] *Ibid.*, IV, 162-165.
[2] *Ibid.*, IV, 179-181.
[3] *Ibid.*, IV, 183, 184.
[4] *Ibid.*, IV, 193.

qu'à Zadar et Šibenik, ce qui inquiète les Français et les oblige à la vigilance. Ils ont fortifié Zadar le plus possible, y transportent tous les canons de Trogir et même quelques-uns de Knin, prêts à se défendre jusqu'au bout. A Trogir se trouve le 8e régiment de chasseurs, et les approches de la forteresse sont minés. Il y a trois jours ce régiment a été inspecté et depuis il se trouve prêt à marcher en Turquie. Les Turcs eux-mêmes commencent à croire que la Turquie déclarera la guerre à la Russie, et qu'elle occupera la Dalmatie. Quant aux Dalmates ils semblent de nouveau hésitants, prêts à se ranger du côté du plus fort. Or les Français ne tiennent pas grand compte de toutes ces rumeurs. Ils tirent la conscription en longueur et n'ont levé que 1.600 *séressans*. Dans les milieux dalmates on doute que les troupes françaises pourraient traverser le territoire d'un pays neutre, c'est-à-dire passer par Rijeka (Fiume) et Gospić. On y croit aussi que le faible corps d'armée de Marmont sera facilement anéanti par les Russes et les Monténégrins, puisque la voie de mer lui est déjà coupée. Les routes qui mènent en Turquie sont encore couvertes de neige et, par conséquent, impraticables pour des transports d'artillerie qui se trouvent dans les environs de Knin et de Drniš.

Des caravanes turques transportant du blé et du bétail arrivent de nouveau, de sorte que le ravitaillement des Français en Dalmatie est complètement assuré. D'après les nouvelles de Raguse le général Lauriston vient de faire construire trois forts, armés de 12 canons chacun, en se servant pour ces travaux de l'aide de 400 Ragusains. Raguse semble maintenant imprenable, et pourvue de vivres pour quatre mois [1].

Entre temps les informateurs reparlent du projet d'expédition en Bosnie, et de la formation dans ce but d'un corps français de 15.000 hommes. Došen en informe le commandement général de Zagreb, le 28 février, ajoutant que d'après d'autres renseignements, le but français serait beaucoup moins vaste, à savoir d'occuper simplement des positions fortifiées à la frontière dalmato-turque, afin de pouvoir retenir une éventuelle incursion des Russes à travers la Bosnie [2]. Le 11 mars Holjevec écrit à Zagreb que le 5 mars un courrier turc est passé par Knin de Travnik à Zadar, portant des documents importants pour le général Marmont, lequel est parti le lendemain par Obrovac, Krupa, Ervenik et Mokro polje à Knin, et de là, le 10 à Vrbika et ensuite à Sinj. A Knin il a donné l'ordre de terminer jusqu'à la fin du mois la construction de la route me-

[1] Ivić, IV, 203, 204 ; et Festenberg ratnom vjeću, 21 mart : Ivić, IV, 310, 311.
[2] Ivić, IV, 217, 218.

nant par Sinj en Bosnie. Ce ne pourra être une route solide, elle n'aura que 8 pieds de largeur, juste ce qu'il faut pour permettre aux troupes et à l'artillerie d'y passer. On dit que les troupes italiennes prolongeront leur séjour dans le pays. Il paraît que les soldats n'ont pas touché leur solde depuis trois à cinq mois. Le 10 mars, on signale, devant le fjord de Šibenik, la présence de 80 navires anglais qui se dirigent vers le Levant.

Le 18 mars Holjevec informe le commandement militaire qu'il a appris que les Turcs ne veulent rien entendre d'une entrée des Français sur leur territoire. Ils ne veulent même pas leur permettre d'achever la construction de la route de Sinj en direction de la Turquie. Les petits avant-postes envoyés par les Français à Livno et à Mostar ont été renvoyés à Sinj et à Imotski [1]. Les Turcs font des préparatifs à la frontière, pour ne pas permettre aux Français de la traverser. Un espion sûr, qui se fait fort de connaître les secrets de la politique française, lui a assuré que les Français en Dalmatie n'ont aucune confiance dans l'amitié autrichienne. Quant au peuple il est toujours incertain. Les colonels, les serdars et presque tous les notables ont été dotés de brillants titres et d'excellents appointements, dans le but de fortifier leur attachement au régime. Les Russes n'ont toujours rien entrepris sur la côte. La nouvelle donnée par les journaux de Graz selon laquelle les Russes auraient commencé à évacuer les îles dalmates n'est pas exacte : ils y sont toujours, et s'accordent bien avec les habitants [2].

Dans la région de Bihać, on affirme couramment, ainsi que le général Stojanić le mande à l'archiduc Ludwig le 27 mars, que la frontière sera modifiée et portée sur le Velebit dès l'arrivée des troupes françaises en Dalmatie [3]. Le franciscain Toma est même allé jusqu'à affirmer que les Français seraient déjà entrés en Bosnie et qu'ils auraient occupé tous les châteaux turcs [4].

D'après le rapport d'un informateur inconnu de Split, le 22 avril, le pacha de Travnik a envoyé son médecin favori à Split, où il est resté du 11 au 15 avril, s'occupant avec Marmont du projet d'expédition française en Bosnie. Ils seraient tombés d'accord au sujet de l'envoi de 5.000 Français et de 5.000 à 6.000 soldats levés dans la Krajina (région de Knin par Sinj à la Neretva). Ces derniers seraient organisés en corps franc et garderaient leur costume et leur

[1] Le général Stojanić en informe également l'archiduc Ludwig, de Zagreb, le 27 mars. Ivić, Spisi..., IV, 335, 336.

[2] *Ibid.*, IV, 296, 297.

[3] *Ibid.*, IV, 335.

[4] *Ibid.*, IV, 376.

armement nationaux. Pour s'attacher le peuple dalmate les Français auraient mis en circulation des sommes très considérables d'argent, faisant notamment des cadeaux aux Franciscains qui ont une grande influence auprès de cette population pieuse mais peu instruite. On parle aussi de la construction de nouvelles routes.

L'administration française ne perd pas de vue les actions ainsi que la correspondance des personnes qui avaient des attaches avec le territoire autrichien. C'est pourquoi elle fit perquisitionner chez le juge d'Obrovac Simonelli (que l'indicateur présente comme un fort honnête homme) sans résultat d'ailleurs [1]. Il faut aussi noter qu'un informateur se trouvant sur le cordon de la Lika signale l'arrivée prochaine des Français, que les Turcs accueilleraient à Duvno amicalement, convaincus que les Français leur céderont la Dalmatie et le Monténégro, après les avoir aidés à les conquérir, et que, d'une façon générale, ils vont les aider contre les Russes [2]. D'autres rapports affirment cependant le contraire : les Turcs seraient décidés à s'opposer à l'entrée des Français en Bosnie [3].

Les nouvelles expédiées par le major Filipović, de Vinkovci, le 1er mai, au commandement général de Petrovaradin, montrent que les troupes françaises ne sont toujours pas entrées en Bosnie. Elles seraient d'ailleurs en détresse en Dalmatie même, mal équipées et contraintes à errer et à déserter sur Trieste et sur Rijeka (Fiume), alors que les Russes auraient occupé toutes les îles [4].

Cependant le même jour Ogrizović informe le commandement général de Zagreb que les Français sont en Dalmatie au nombre de 30.000, que 5.000 autres doivent les rejoindre des provinces vénitiennes et napolitaines, et qu'ensuite ils se porteront tous au secours de la Turquie. C'est pourquoi les troupes françaises sont toujours concentrées autour de Prolog, Bijelo Brdo et Knin, en attendant d'être dirigées sur le territoire turc [5].

Mais les capitaines bosniaques s'y sont opposés, préférant même négocier avec les Serbes plutôt que s'allier aux Français. Le général Stojanović écrit le 13 mai à l'archiduc Ludwig que les Anglais ont occupé le fort Saint-Pierre dans le Quarnero et, après l'avoir démoli, sont partis vers Šibenik et Split. Ils ont publié un manifeste aux Dalmates dans lequel ils disent que les Dalmates devraient revenir sous le régime autrichien [6]. Sur ces entrefaites Festenberg adressa

[1] *Ibid.*, IV, 475, 476.
[2] *Ibid.*, IV, 477.
[3] *Ibid.*, IV, 479, 492.
[4] *Ibid.*, IV, 496.
[5] *Ibid.*, IV, 497, 498 et Festenberg, 2 juin, Ivić A, Spisi IV, 586, 587.
[6] *Ibid.*, IV, 505, 543.

le 18 mai à l'archiduc Ludwig la nouvelle que les Français auraient pénétré en Bosnie et qu'ils se dirigent sur Livno et sur Trebinje [1]. Le même général informa la direction générale des frontières militaires que 17.000 Français se trouvent depuis 15 jours sur la frontière dalmato-bosniaque, à l'endroit dit Bilibrig [2] et le 25 juin il rapporte que le ferman impérial ordonnant d'interdire aux Français l'entrée a été reçu en Bosnie [3].

Le 10 juillet le lieutenant-colonel Miletić signale à ses chefs une nouvelle particulièrement désagréable pour les Français en Dalmatie : la révolte à Poljica, où trois prêtres auraient été tués pendant qu'ils disaient la messe, ce qui aurait exaspéré encore davantage le mécontentement de la population [4]. D'autre part à Makarska les Français auraient passé par les armes le curé religieux franciscain pour connivence avec les Russes, ainsi que Festenberg le tenait de son agent à Travnik lequel à son tour l'avait appris d'un curé bosniaque en relation secrète avec les franciscains dalmates. Les Français auraient incendié et dévasté trois villages : Tučepi, Podgora et Drašnice, après avoir massacré la population de Makarska où il y eut 32 morts et 87 blessés. Les Russes arrivés devant Makarska avec un navire avaient ouvert le feu, mais les Français s'étaient abrités dans le couvent des Franciscains qui fut très endommagé. Il y avait eu plusieurs morts dont un officier. Pendant tout un mois affirment ces rapports, les Français auraient sévi dans les 12 villages de Poljica, de même qu'à Stobreč près de Split. Plusieurs prêtres, dont le provincial franciscain furent arrêtés et en danger d'être exécutés à cause de fausses accusations de connivence avec les Russes [5].

Les Français s'efforcèrent de régler de façon satisfaisante des relations commerciales entre la Bosnie et la Dalmatie, et de s'attacher toute la population catholique de Bosnie-Herzégovine avec leurs prêtres, à ce que le chanoine de Zagreb Vincent Vlatković rapporta de Svilaj, le 9 octobre au baron Hiller [6]. Les Bosniaques avaient cependant concentré toute leur attention sur la Dalmatie, en se disant, ainsi que le major Rukavina le signale le 8 novembre, que « de la Dalmatie le loup se précipitera sur nous, les Français vont

[1] *Ibid.*, IV, 553, 554.
[2] *Ibid.*, IV, 612.
[3] *Ibid.*, IV, 644.
[4] *Ibid.*, IV, 673, 674.
[5] *Ibid.*, IV, 760, 761.
[6] *Ibid.*, IV, 841.

détacher toute la Bosnie de l'empire Ottoman et puis la céder aux Autrichiens [1] ».

Le 13 novembre Holjevac écrit au généralat de Zagreb que les Français en Dalmatie ne font aucun secret de leurs rapports avec les Turcs, qu'une rupture serait imminente et qu'ils chasseront les Turcs de Bosnie et des provinces voisines, ce que le peuple dalmate approuverait d'ailleurs. La forteresse de Zadar est prête pour parer à un bombardement de la part de la flotte anglaise ; Split, devant lequel on voit une quantité de navires anglais, est dans la même situation. Les Anglais ont aussi bloqué Hvar. Sans en avoir encore la confirmation, il signale que les Monténégrins et les habitants de Kotor auraient battu les Français, à ce qu'avait affirmé un peintre rentré à Kotor après avoir travaillé dans une église de Skradin.

Le colonel de la milice Danese serait tombé en disgrâce auprès des Français qui le soupçonnent d'une correspondance suspecte. Quant à Marmont il a inspecté la garnison de Knin, renforcée par des troupes nouvelles. Le 13, Marmont part pour Zadar [2]. L'archimandrite orthodoxe Zelić ainsi que le serdar Ilija Janković, organisent des contingents de volontaires [3]. Zelić a même reçu un sabre de la part de Marmont, ce dont il semble très fier puisqu'il le porte toujours, écrit Holjevac le 12 décembre. L'état d'esprit du peuple est maintenant favorable aux Français, mais cela pourrait changer si le recrutement continue. On dit en Dalmatie qu'un envoi considérable d'argent destiné à cette province a été retenu à Trieste, ce qui aurait alarmé le gouvernement de Dalmatie. On prétend encore que la cour de Vienne fera cause commune avec les Turcs et les Anglais contre les Français. Ces derniers seraient par conséquent mal disposés et méfiants en ce qui concerne les Autrichiens.

La grande route de Knin à la frontière autrichienne est bien tracée. L'informateur loue aussi la construction du pont de Bulin, ainsi que l'état général des routes construites par les Français. La forteresse de Knin posséderait des quantités incroyables de vivres, et ses forts sont prêts à repousser toute attaque. Split aussi sera mieux fortifié. Par ailleurs les rumeurs les plus invraisemblables circulent en Dalmatie. On prétend par exemple que le traité de Tilsit aurait scellé la perte de la France, car la Turquie, la Russie, l'Angleterre et l'Autriche s'uniront pour abattre l'esprit de conquête dont est animé l'Empire français. Des Dalmates de marque, que

[1] *Ibid.*, IV, 915.
[2] *Ibid.*, IV, 930, 931.
[3] *Ibid.*, Rukavina mande la même chose à Hiller, le 31 décembre, v. Ivić, Spisi..., IV, 1104.

l'indicateur de Holjevac avait eu l'occasion d'aborder, seraient même persuadés que la situation de Napoléon est tout à fait compromise [1].

Particulièrement intéressant est le rapport du père franciscain Simon Goncaik au général Hiller, de Zrmanja, le 30 décembre, lequel était parti de Zadar pour observer les dispositions de la population. Il confirme que Zelić avait reçu un sabre garni d'or et d'argent, ainsi qu'une croix en or. Marmont l'avait autorisé à organiser un contingent de volontaires, composé uniquement d'orthodoxes. Zelić aurait déjà réuni 30 hommes, royalement récompensés, puisque chacun de ces volontaires aurait touché 30 ducats, après quoi ils auraient été renvoyés chez eux, jusqu'à nouvel ordre. Quant aux récalcitrants ils sont pourchassés par les gendarmes et amenés à Zadar. Les Monténégrins et les habitants des Bouches de Kotor s'étaient soulevés et, avec l'aide des Anglais, auraient réussi à massacrer tous les Français dans cette région.

Bref la révolte et l'anarchie régneraient dans toute la Dalmatie ; beaucoup d'habitants quittent leurs maisons et errent dans les forêts ; quelques-uns auraient même exprimé le désir de passer en territoire autrichien. C'est pourquoi il demande si l'on peut les laisser passer ou non [2]. La même information se trouve dans un rapport de Mostar, le 30 décembre [3]. On peut encore ajouter que cette année-là un grand nombre d'espions français circulaient en Croatie militaire, et que les autorités autrichiennes les surveillaient [4].

(A suivre) STJEPAN ANTOLJAK.

[1] *Ibid.*, IV, 1043, 1044.
[2] *Ibid.*, IV, 1100.
[3] *Ibid.*, IV, 1102.
[4] Arch. nat. de Zagreb-Register in publiciali (Karlovačko-varaždinske Krajine) 1807 (306) Kundschafts-Nachricht.

HIPPOLYTE DESPREZ
ET LE MOUVEMENT ILLYRIEN EN CROATIE

Il entre dans le cadre du programme de travail que les *Annales de l'Institut français de Zagreb* se sont tracé de faire une place aux investigations, nombreuses et beaucoup plus approfondies qu'on ne le croit généralement. des voyageurs français, savants ou publicistes, dans les pays sud-slaves à l'époque du réveil national des Croates, vers le milieu du siècle dernier. En dehors des études analytiques où l'on signale l'intérêt de ces témoignages français, il convient souvent de reproduire aussi des textes si, comme c'est le cas du fragment que nous publions ici du livre de Desprez, l'ouvrage en question représente une source précieuse pour l'histoire politique et littéraire croate.

Félix-Hippolyte Desprez, publiciste, diplomate, est entré en contact avec les peuples slaves, hongrois et roumains, de l'Europe centrale et orientale, très jeune encore, puisque son voyage dans ces pays date de 1845, alors qu'il n'avait que 26 ans. Né à Breteuil (Eure) le 7 septembre 1819, après des études que nous ne connaissons pas plus particulièrement mais qui, vu sa carrière future, durent être sérieuses, il fit ses débuts dans les lettres en collaborant à l'*Annuaire historique et universel* de Lesur pour les années 1842, 1843 et 1844 [1]. Peu après il fit un voyage qui devait lui permettre de devenir un spécialiste de l'Europe orientale, et au retour il devint rédacteur de la *Revue des Deux Mondes*, dans laquelle il publia par la suite la plupart de ses articles. Leur relevé, publié par la *Table générale* de la *Revue des Deux Mondes* 1831-1874 (Paris, 1875, pp. 39 et 40) est imposant et encore ne faut-il pas oublier que dans cette table ne figurent pas les notices, signées ou non, que Desprez avait pu fournir en sa qualité de rédacteur.

Voici cette liste : *Politique et histoire contemporaine.* — La grande Illyrie et le mouvement illyrien, 15 mars 1847. — Des colonies militaires de l'Autriche et de la Russie, 15 août 1847. — Les paysans de l'Autriche, 15 octobre 1847. — La Hongrie et le mouvement magyar, 15 décembre 1847. — La Moldo-Valachie et le mouvement roumain, 1er janvier 1848. — Les Questions sociales dans la Turquie d'Europe, 1er juin 1848. — La guerre des Magyars et des Croates, 15 août 1848. — La fin de la guerre de Hongrie, 1er septembre 1849. — La Turquie et l'Alliance austro-russe, 1er novembre 1849. — Le prince Michel Obrénovitch, 15 février 1850. — Le comte Batthyany, 15 avril 1850.

La Révolution dans l'Europe orientale : I. Les Illyriens, le ban Jellachich et l'Autriche, 15 novembre 1848. — II. Les Roumains, le Protectorat russe et la Turquie, 15 décembre 1848. — III. Les Polonais dans la révolution. L'Émigration et le Slavisme, 15 août 1849. — IV. Posen, la Galicie et le Germanisme,

[1] . Miloš Radojković : « L'opinion française et le mouvement illyrien de 1840 à 1848. » *Le Monde Slave*, 1935, t. II, p. 337.

15 septembre 1849. — V. Les généraux polonais dans la guerre de Hongrie. Campagnes de Bem et de Dembinski, 15 décembre 1849. — VI. Le général Georgei et l'Intervention russe, 15 janvier 1850.

Le Danemark et la Confédération germanique. — La Guerre et les Négociations, 1er octobre 1848. — Affaires du Danemark. La Question de droit et la guerre, 15 mai 1849. — L'intérêt de la France dans la Question du Schleswig-Holstein (brochure de M. Schliden), 15 juin 1850.

Études sur la Russie. — La Russie et la crise européenne, 15 mars 1850. — La Russie et le Slavisme, d'après de nouveaux documents, 1er mai 1850. — L'Église d'Orient et l'Église russe, 1er décembre 1853.

Philosophie, Morale. — De la littérature et de l'enseignement populaire en France. Polémique du Rationalisme et du socialisme, 1er mars 1849.

Bibliographie. — Abrégé de l'Histoire de France, par M. V. Duruy, 15 février 1855.

Les articles de Desprez consacrés aux peuples de l'Europe orientale en dehors de la Russie furent réunis en 1850 et publiés en 2 vol. sous le titre *Les Peuples de l'Autriche et de la Turquie, Histoire contemporaine des Illyriens, des Magyars, des Roumains et des Polonais*, par M. Hippolyte Desprez, Paris, Au comptoir des Imprimeurs, Lomon éditeur, 15, quai Malaquais, 1850. L'auteur y ajoute une introduction (LXXXVI pages) et une conclusion. Il y insère en outre quelques articles publiés en dehors de la *Revue des Deux Mondes*, savoir « La statistique de la Hongrie d'après les Magyars » (publié dans le *Moniteur officiel* du 26 septembre 1846 [1]), « Extrait d'une adresse présentée à l'empereur d'Autriche par la diète provinciale de la Galicie en 1845 » et « Des idées des Turcs sur le travail » qui figurent en appendice au 1er volume.

L'activité de Desprez écrivain s'arrête à peu près à l'époque où il fit son entrée dans le service diplomatique, c'est-à-dire en 1852 quand il entra au ministère des affaires étrangères comme attaché aux archives, le 6 mars. Les échelons successifs de sa carrière sont relatés par la *Grande Encyclopédie* de la façon suivante : « M. Desprez, qui a donné à notre diplomatie trente ans de services ininterrompus, dont près de quatorze comme directeur politique, a été successivement attaché (16 février 1853), puis rédacteur à la direction politique (27 mars 1854) ; premier secrétaire de l'ambassade de M. Drouyn de Lhuys à la conférence de Vienne (avr. 1855) ; sous-directeur à la direction politique (2 févr. 1856) ; ministre plénipotentiaire de deuxième classe (21 janv. 1866) ; directeur politique (28 oct. 1866) ; ministre plénipotentiaire de première classe (9 nov. 1867) ; conseiller d'État en service ordinaire hors section (18 déc. 1867) ; secrétaire de la conférence pour les affaires de Crète (janv. 1869) ; conseiller d'État en service extraordinaire (17 août 1872) ; membre de la commission des archives diplomatiques (21 févr. 1874) ; président du comité des services extérieurs (1er févr. 1877) ; troisième plénipotentiaire au congrès de Berlin avec rang d'ambassadeur (juin 1878) ; ambassadeur près le Saint-Siège (23 janv. 1880) ; inspecteur général des archives (1er déc. 1882) ; président du comité des services extérieurs (26 déc. 1882). M. Desprez a pris sa retraite au commencement de 1884. » Il est mort en 1898.

Les idées de Desprez sur les peuples qu'il avait étudiés, et en particulier sur les Croates, qu'il identifie d'une façon générale avec les Illyriens, ont été ex-

[1] V. Radojković, *op. cit.*, p. 343. Les rapports de Desprez et du comte Janko Drašković, ainsi que ceux de Desprez et d'A. T. Brlić émissaire du ban Jelačić à Paris, sont étudiés par R. Maixner dans les *Annales de l'I. F. de Z.*, No 4 (janvier-mars 1938) et No 8 (janvier-mars 1939).

posées par M. Radojković qui les avait étudiées dans le cadre plus vaste de l'opinion française sur le mouvement « illyrien ». Il nous semble par conséquent inutile d'y revenir, par exemple en ce qui concerne les prédécesseurs (Charrière, Cyprien Robert et Mickiewiez) dont Desprez déclare continuer les recherches, en y ajoutant ce qui, dans les pays mentionnés, pourrait être l'intérêt diplomatique français. Disons seulement que le grand mérite de Desprez est d'avoir su dégager devant l'opinion française ce que la propagande hongroise de l'époque y avait couvert de confusion : la distinction entre les problèmes de liberté actuels en France, et les problèmes de races (nationalités), plus en cause dans l'Europe danubienne de 1848 que les problèmes d'ordre social. Le deuxième point qui caractérise la façon de juger des événements sud-slaves de notre auteur c'est sa conviction que le réveil des peuples de l'Autriche aussi bien que de la Turquie est parfaitement compatible avec l'intérêt français.

C'est dans cet ordre d'idées que Desprez considère avec sympathie le rôle du ban Jelačić, sauveur de l'Autriche, auquel il attribue d'ailleurs la phrase de Palacky qui a fait fortune : « Si l'Autriche n'existait pas il faudrait l'inventer » (*op. cit.*, II, p. 34). Toujours dans le même ordre d'idées Desprez est à maintes reprises amené à juger sévèrement le chauvinisme magyar, car il y voit l'obstacle à la bonne entente entre les peuples de la monarchie et la source de conflits et de troubles, lesquels sans profiter finalement aux Magyars, n'ont eu comme résultat que l'intervention militaire et l'accroissement de l'influence internationale russes.

En dehors de l'article *La Croatie et le mouvement illyrien* qui forme le chapitre premier du premier tome (pp. 1-46) du livre de Desprez, et que nous reproduisons in-extenso ci-dessous, les problèmes croates y sont encore plus spécialement traités dans le chapitre 1er du tome second intitulé *Les Illyriens, Jellachich et l'Autriche* (pp. 1-39) et, à l'appendice du t. II, *De l'esprit politique des colonies militaires de l'Autriche* (Desprez donne aux confins ou régiments militaires le nom de colonies militaires) (pp. 289-301).

Dans l'ensemble les conceptions de Desprez sur le réveil des peuples de l'Europe danubienne et les événements de 1848-49 sont résumées par la réflexion suivante qui constitue aussi la conclusion de son livre : « Pouvant régénérer l'Autriche et la Turquie à leur avantage, ces peuples ne veulent pas les détruire, et c'est à les seconder dans la poursuite pacifique de cet idéal qu'ils convient avec espérance la politique française » (t. II, p. 285).

R. M.

I [1]

A des époques diverses, le même nom d'Illyrie a servi à désigner des circonscriptions territoriales très différentes. Les plus anciennes traditions parlent d'une Illyrie qui, appuyée à l'ouest sur la mer Ionienne, occupait à peu près le sol de la Dalmatie, du Monténégro et de la Bosnie modernes. Habitée par des peuplades fort remuantes, elle eut plus d'un démêlé avec la Macédoine et la Grèce, elle imposa même un tribut à Amyntas, père de Philippe ; mais Alexandre en eut raison, et la rendit tributaire à son tour. Rome vint ensuite,

[1] *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie*, I, pp. 1-46 « La Croatie et le mouvement illyrien ».

sous prétexte de réprimer la piraterie que les Illyriens exerçaient sans scrupule jusque sur les côtes de l'Italie. L'Illyrie finit par devenir une province romaine, et, à l'époque d'Auguste, après la dixième des guerres sanglantes qu'il avait fallu soutenir pour la soumettre entièrement, elle comprenait, selon toute vraisemblance, le pays situé, de l'ouest à l'est, entre l'Adriatique et la frontière occidentale de la Serbie actuelle, et, du nord au sud, entre la Save et l'Épire. Sous l'empereur Constantin, ce même nom était celui d'une préfecture qui embrassait l'espace immense contenu entre les Alpes Juliennes et la mer Noire, et qui fut divisée avec l'empire pour disparaître peu à peu devant les invasions des barbares. En 1810, nous avions aussi une Illyrie française, dont Napoléon avait conçu le plan dès le traité de Campo-Formio : ce devait être le complément du royaume d'Italie ; elle s'est dissoute avec lui. L'Illyrie française s'étendait simplement des bouches du Cattaro, entre la Bosnie et l'Adriatique, jusqu'à la Save. Enfin l'Autriche possède encore aujourd'hui, au nombre de ses subdivisions administratives, une Illyrie, qui se compose des deux gouvernements de Laybach et de Trieste.

L'Illyrie dont je veux parler n'a point d'existence officiellement reconnue par les diplomates ; elle a son origine dans la plus haute antiquité, mais sa force est toute entière dans des souvenirs, des espérances, des passions : c'est un rêve de raison. De patriotiques esprits l'ont imaginée dans l'intention de réunir en un même corps moral, les populations styriennes, carniolaises, carinthiennes, croates, slavones, dalmates, bosniaques, serbes, monténégrines et bulgares. C'est une des faces de la grande question slave, qui remplit aujourd'hui l'Europe orientale, dont elle contient assurément l'avenir.

En effet, ces populations, partagées aujourd'hui entre deux maîtres, les Autrichiens et les Turcs, régies par des législations fort différentes, séparées même par les rites religieux, appartiennent à une famille originale entre les trois autres familles slaves. Elles parlent un idiome qui n'est ni le bohême, ni le polonais, ni le russe, bien qu'il ait incontestablement la même souche : elles sont donc unies entre elles par un lien étroit, qui est le lien du sang.

Si l'on s'en rapportait à ceux qui ont écrit l'histoire de ces pays sans avoir pris connaissance des traditions nationales des Serbes et des Croates, le nom d'Illyriens aurait désigné, à l'époque d'Alexandre et de Rome, des peuples autochtones qui n'étaient point de la race slave, et les Slaves ne seraient venus s'établir, pour la première fois, sur les bords de l'Adriatique, qu'au moment des grandes invasions ; mais les chants populaires des Slaves, les plus

voisins de la mer, rappellent fréquemment Alexandre et sont pleins de souvenirs de la conquête romaine. Sans doute, l'Illyrie de l'époque macédonienne et de celle d'Auguste ne renfermait pas toutes les tribus dont se composait dès lors cette quatrième famille des Slaves : il en était d'autres, moins connues, qui habitaient entre la frontière de l'Illyrie romaine et le Pont-Euxin, soumises pour la plupart à des peuples conquérants comme les Thraces ; mais les Illyriens des bords de l'Adriatique, ceux-là même qui eurent l'honneur, au reste fort partagé, d'être battus par Alexandre et par les Romains, étaient du pur sang des Slaves méridionaux.

Quelques légendes nationales flattent encore plus doucement l'orgueil des Illyriens. Suivant ces pieux récits, c'est du sein même de l'antique Illyrie que seraient issus les trois grands peuples slaves du Nord. Un jour, trois frères, Tcheck, Leck et Russ, pour se soustraire aux vexations d'un proconsul, seraient sortis des montagnes de Zagorie, voisines de la Carniole, et, descendant vers le nord, ils seraient allés, par-delà le Danube et les Carpathes, fonder les trois royaumes de Bohême, de Pologne et de Russie. Ainsi, les Illyriens d'aujourd'hui ne seraient pas moins que les premiers nés de la race slave. Plus à plaindre pourtant que les peuples les plus misérables, dans cette longue suite de siècles qu'ils ont traversés, au milieu des bouleversements sans nombre dont leur pays a été le théâtre, ils n'ont jamais su trouver ni leur heure, ni leur place pour se constituer fortement. Ils ont su durer, malgré la Macédoine et Rome, malgré les Bulgares, qui, après avoir donné leur nom à une province, se sont fondus avec les populations illyriennes, comme les Francs avec celle de la Gaule, malgré les Turcs, qui occupent depuis des siècles la majeure partie du pays, enfin malgré les Magyars et les Autrichiens, qui possèdent l'autre ; mais ils ne sont point parvenus à conquérir une existence politique. Il y eut, au XIVe siècle, un empire serbe qui les tint un instant réunis ; l'union, toutefois, n'était pas assez solide, et les Turcs la brisèrent à Kossovo. Il y a eu depuis, comme auparavant, de petits royaumes, des cités heureuses et libres, où la pensée illyrienne a pu prendre quelque essor, et la poésie jeter quelque éclat, comme Raguse. Il y a eu des tribus indomptées, à demi-barbares, qui ont pu trouver un abri pour leur indépendance dans les montagnes inaccessibles, comme les Monténégrins : il n'y a pas eu de nation illyrienne.

Le présent ne vaudrait guère mieux que le passé, s'il n'ouvrait aux imaginations des perspectives nouvelles, et s'il ne leur montrait une sorte de résurrection morale au bout de ces longues et douloureuses vicissitudes. Il était curieux de voir avec quelle ardeur elles se précipitaient vers ce grand but de leurs espérances, même avant

qu'elles eussent reçu l'impulsion des récentes révolutions de France et d'Allemagne.

II

J'entrai sur le territoire illyrien, au commencement de l'automne de 1845, par les routes granitiques et majestueuses du Tyrol. On m'avait indiqué Agram, capitale de la Croatie hongroise, comme le foyer de l'illyrisme, le lieu privilégié où il est venu au jour et grandit sans trop de gêne. C'est à Agram que je me rendais. Cette ville n'est point le centre de l'Illyrie nouvelle, elle n'en est point la cité la plus populeuse ; mais, voisine de l'Allemagne, placée d'ailleurs sous la protection du régime constitutionnel, ayant, quatre fois l'an, des assemblées publiques comme chef-lieu d'un comitat hongrois, une sorte de diète comme capitale du royaume de Croatie et Slavonie, mêlée enfin par mille intérêts au mouvement social et politique de la Hongrie, elle est beaucoup mieux située qu'aucune ville serbe ou bulgare pour agiter les questions ardues de l'Illyrisme. Belgrade, peu éloignée pourtant de la frontière slavone et fréquentée par les Allemands de la Hongrie, n'est point une ville littéraire, bien qu'on y imprime un journal et quelques livres. Les Serbes se sentent plus à l'aise à cheval qu'à l'école, ou, pour mieux dire, les écoles sont chez eux une institution à peine naissante, et le nombre de ceux qui savent lire, même dans les plus hautes fonctions, ne laisse pas d'être restreint. Si les Serbes ont leurs municipalités, leurs assemblées générales et un sénat sous un prince électif, les lumières leur manquent pour servir par la propagande une cause dans laquelle l'érudition a un rôle à jouer et prend beaucoup de place. Encore moins peut-on attendre ce concours efficace de la Bulgarie, province peu littéraire, soumise à l'administration turque, dépourvue de tout centre d'activité et livrée aux intrigues d'un clergé composé en grande partie d'aventuriers grecs qui viennent y chercher fortune. Enfin, la Bosnie et le Monténégro, à moitié barbares, ne sont guère occupés que de pillage. C'est donc en d'autres lieux que se débattait la question illyrienne : c'est seulement dans la Croatie hongroise, loin de la surveillance de la police autrichienne, que l'illyrisme pouvait discuter librement ses intérêts, à la faveur de cette constitution presque anarchique que les royaumes unis de Hongrie, de Croatie et de Slavonie ont sauvée du naufrage de leur indépendance.

Je traversai lentement la Carinthie et la Carniole, prêtant une oreille attentive aux premiers sons de la langue illyrienne, mêlée encore, en ces deux provinces, aux sons moins harmonieux de la

langue germanique. Les populations avaient changé, et, sous la race des maîtres du pays, je reconnaissais, déjà plus nombreux et plus vifs, les vrais enfants de la race illyrienne. Ici, c'était un paysan revenant de la ville sur son chariot, au grand galop de ses chevaux ; plus loin, de jeunes montagnards, pieds nus et les cheveux flottants, descendaient au pas de course une cime escarpée, rivalisant de vitesse et de témérité. Cette vivacité, cette gaîté bruyante et impétueuse, me frappèrent encore davantage, sitôt que j'eus passé la ligne de douanes qui sépare les provinces autrichiennes de la Croatie et de la Hongrie. D'où venait cet air de contentement, cette joie plus expansive et plus ouverte ? Ce n'était pas de l'aisance, qui, loin d'être en progrès, avait diminué dans une proportion très sensible, mais évidemment d'un peu de liberté de plus. Aussi ne l'eût-on pas échangée, si imparfaite qu'elle fût, contre le bien-être qui régnait tout à côté dans les provinces administrées directement par l'Autriche.

En été, dans les villages croates, les enfants jouent entièrement nus devant les portes au grand soleil, on ne les habille qu'au cœur de l'hiver. Les femmes connaissent peu l'usage de la chaussure, et portent d'ordinaire, pour tout vêtement, une veste à la hongroise par-dessus leur longue chemise. Les hommes se sont fait la part peut-être un peu meilleure : chaussés de lourdes bottes dans toutes les saisons, vêtus de larges pantalons de toile et d'une espèce de blouse serrée à la ceinture, ils se couvrent encore par les temps froids d'un manteau de laine ou d'une peau de mouton. C'est tout le luxe des paysans croates. Les maisons, séparées et entourées d'un enclos, sont de chétive apparence. Quelques-unes n'ont point de cheminée ; l'âtre est au milieu de l'aire ; à défaut de bois, on y brûle de la paille ; la fumée sort par la porte ou par une ouverture pratiquée au sommet du toit. Assis sur des sièges de bois autour de ce foyer d'une simplicité toute primitive, les paysans croates passent leurs soirées à écouter quelques récits joyeux qui les ramènent toujours vers l'Illyrie ancienne et chevaleresque. Parfois le raki, la liqueur aimée des Slaves, vient ranimer l'inspiration des conteurs, après le repas fait en famille ; mais l'on sait s'arrêter avant que la raison succombe, à moins pourtant qu'il ne s'agisse de fêter quelque grand saint du paradis et surtout la Vierge très respectée.

Je passai successivement par plusieurs villages qui appartenaient à je ne sais plus quel puissant magnat, riche à plusieurs millions, et dont j'aperçus bientôt la somptueuse villa, bâtie sur un coteau et entourée de jardins à l'anglaise. Un attelage à quatre chevaux était arrêté tout près du péristyle. Plusieurs coureurs superbement montés, des laquais vêtus d'un costume à moitié albanais et le sabre

au côté, attendaient le signal du départ. Un vieillard parut, appuyé sur le bras d'un jeune homme qui lui témoignait beaucoup de déférence ; tous deux étaient habillés dans le dernier goût de Paris et de Vienne. Ils prirent place dans le brillant équipage qui, lancé à bride abattue sur la route d'Agram, eut bientôt disparu, quoique le chariot sur lequel je cheminais marchât d'un pas raisonnable. J'avais déjà vu les deux extrêmes de la société illyrienne en Croatie.

Un soir d'octobre, à la nuit tombante, je tournais le dernier mamelon des Alpes qui viennent finir, comme un pan de mur, sur les bords de la Save, à une demi-lieue d'Agram. Le ciel était calme, la route solitaire. Quelques bruits confus, qui grossissaient à mesure que j'approchais de la ville, attirèrent mon attention. Il n'y avait dans ces bruits rien de fort effrayant. Néanmoins, à l'entrée du faubourg, une dizaine de jeunes gens se jetèrent au-devant du chariot sur lequel j'étais tranquillement étendu, plein de confiance dans l'honnête paysan qui me conduisait. Je ne comprenais point leurs paroles ; leurs gestes n'étaient rassurants qu'à demi, je ne savais trop qu'en penser ; lorsque mon guide me dit de crier : *Jivio !* et que tout serait fini. Je ne connaissais point le sens de ce mot ; mais je constatai tout de suite qu'il en devait avoir un profond et magique, car je l'eus à peine prononcé, que mes brigands de comédie changèrent de ton et de procédés. Ils se mirent à jeter leurs chapeaux en l'air en signe de joie, et crièrent à leur tour : *Jivio ! Jivio !* Mon voiturier m'expliqua que c'était le mot d'ordre, le cri de ralliement, le *vivat* des Illyriens, et, le passage étant libre, il fouetta vigoureusement ses chevaux, qui ne s'arrêtèrent que devant la porte d'une hôtellerie, à l'enseigne du *Cor de chasse.*

J'étais donc à Agram, au cœur même de l'Illyrie. J'appris en arrivant que la congrégation ou diète de Croatie et de Slavonie était assemblée, et qu'une grande effervescence régnait depuis quelques jours dans la ville. Cela me promettait un spectacle intéressant pour tout le temps de mon séjour en Croatie.

III

Le lendemain, je fus sur pied de bonne heure et j'eus promptement parcouru dans tous les sens la petite ville d'Agram [1]. Plusieurs fois assaillie par les Turcs, elle n'a conservé des anciens temps que des ruines qui n'ont rien de pittoresque. Ses églises sont d'une architecture moderne et pesante. Toutefois Agram ne présente ni le sombre aspect des vieilles villes, ni la régularité des villes nouvelles

[1] Le nom illyrien d'Agram est *Zagreb*, et son nom latin *Zagrabia.*

de l'Allemagne ; ses rues, bordées de maisons basses, sont larges et tortueuses ; ses places immenses peuvent contenir, au besoin, des masses assemblées. A la prendre dans son ensemble, la situation d'Agram est gracieuse et riante. La ville, adossée à un coteau et échelonnée sur ses flancs, regarde au sud et au sud-est ; du haut de ses promenades, l'œil plonge sur les plaines qui vont aboutir aux monts de la Bosnie et de la Serbie, et la pensée s'élance naturellement jusqu'aux derniers confins de l'Illyrie méridionale. A peu de distance, on découvre le cours sinueux de l'une des grandes rivières nationales, de la Save, dotée, il y a quelques années, d'un pyroscaphe qui, sous le nom slave de *Sloga* (concorde), devait porter chaque semaine, dans la capitale des Serbes, des pensées d'union et de commune espérance.

Après avoir ainsi, en voyageur consciencieux, pris connaissance de la topographie d'Agram, j'entrai au *Café national.* C'est l'endroit très fréquenté où se donnent rendez-vous, chaque matin et chaque soir, les vrais patriotes illyriens et bon nombre des députés de la congrégation ou des membres du comitat qui tiennent pour l'illyrisme. En peu d'instants, la salle fut remplie de personnages fort affairés, les uns dans le costume de ville, les autres le sabre au côté, une toque rouge sur la tête et le manteau de même couleur brodé d'hermine sur l'épaule gauche. Ces derniers déjeunèrent à la hâte, parlant très vivement et lançant autour d'eux des regards dont l'expression menaçante s'adressait évidemment à des absents. Quelques-uns argumentaient en illyrien, d'autres répondaient en allemand, d'autres encore interrompaient en latin, et souvent tel qui commençait une phrase en illyrien la continuait en latin et l'achevait en allemand. Ces trois idiomes sont familiers à chacun, et l'on se sert indifféremment de celui dont le mot vient le plus vite, surtout dans les discussions de politique et de science, parce que les termes techniques se trouvent plutôt en latin et en allemand qu'en illyrien.

Je ne tardai pas à comprendre qu'il s'agissait des Magyars. *Voluerunt nos magyarisare*, c'étaient les paroles qui revenaient à tout propos dans le débat, et on ne les prononçait qu'avec un sourire de pitié ou un geste de colère. La plupart de ceux qui étaient armés sortirent ensemble et se répandirent sur la place, parmi des groupes qui commençaient à se former et au milieu desquels je remarquai plusieurs prêtres. J'ignorais l'objet immédiat de ces vives préoccupations. Le journal allemand d'Agram (*Agramer Zeitung*) me fournit à ce sujet des renseignements de date toute récente. La grande affaire du jour, la cause de tout ce déploiement d'activité, c'était la question des Turopoliens. Mais qu'étaient eux-mêmes ces Turo-

poliens, et quels griefs pouvait-on alléguer contre eux ? Voici ce que j'appris sur l'heure.

Les Turopoliens n'étaient ni plus ni moins que des Magyars et des aristocrates, ou plutôt des renégats et des magyaromanes, c'est-à-dire des Illyriens de nationalité d'origine, et qui défendaient en Croatie les intérêts des Hongrois magyars. Ils formaient plusieurs centaines de gentilshommes campagnards, tous dévoués, corps et âme, au comte suzerain du district de Turopolie [1], et, quand ils venaient voter avec lui dans les assemblées de comitat, ils emportaient d'assaut la majorité. Ces procédés avaient même causé souvent de sanglantes prises d'armes. Aux élections précédentes, le ban ou gouverneur (c'est du moins ce qu'on lui reprochait) avait ordonné à la force armée d'intervenir, et un grand nombre d'Illyriens avaient péri dans cette lutte malheureuse. Ainsi une poignée de paysans habilement dirigés mettaient aux mains des Magyars les intérêts du royaume de Croatie et de Slavonie, et, par suite, tous ceux de la race illyrienne. Il avait donc fallu fermer la porte de l'assemblée à ces Turopoliens magyaromanes et aristocrates. Bien entendu, il ne s'agissait point des assemblées ordinaires de comitat mais d'une assemblée de congrégation, ce qui est très différent. La Croatie forme avec la Slavonie un royaume annexé à la Hongrie et placé sous le régime de la même constitution parlementaire. Ce royaume envoie ses magnats et ses députés à la diète hongroise, et il est divisé, comme la Hongrie, en *comitats* ou départements, dont tous les nobles s'assemblent quatre fois l'an pour délibérer sur les affaires locales. Outre ces institutions, qui sont communes aux deux royaumes, la Croatie et la Slavonie possèdent encore une sorte de parlement national qui date du temps de l'indépendance de la Croatie, et qui sous le nom de *congrégation*, est appelé à s'occuper des intérêts généraux du royaume annexé. Ses attributions, son organisation même, sont encore aujourd'hui des sujets de controverse ; mais si faiblement assis qu'il fût alors, il était d'un grand secours pour les Croates, car, en même temps qu'ils trouvaient dans leurs comitat et dans la diète de Hongrie l'occasion de parler hautement en faveur de l'illyrisme, ils trouvaient dans la congrégation le moyen de centraliser leurs efforts et de donner à leur nationalité l'appui et l'autorité d'une institution.

[1] Le district de Turopolié, situé à peu de distance d'Agram, se compose de plusieurs villages placés sous la juridiction d'un comte, et ne possède pas moins de cinq cents familles nobles, quoique très pauvres, dont les titres remontent aux premiers temps de l'annexion au royaume de Hongrie. Avant la révolution de Hongrie le comte de Turopolié était de droit membre de la seconde chambre *(Stände-Tafel)* dans la diète de Presbourg.

On devine que les Magyars devaient tout mettre en jeu pour empêcher la reconstitution de cette assemblée nationale, ou du moins pour en stériliser les bienfaits. Il suffisait, pour cela, que les gentilshommes turopoliens eussent droit de vote personnel dans la congrégation comme dans le comitat. Les Illyriens n'eurent garde de s'y laisser prendre. Tous les savants du parti furent mis en réquisition pour explorer les bibliothèques, exhumer les vieux diplômes et y puiser des arguments contre le droit de vote personnel dans les congrégations : le patriotisme le plus ardent dirigea leurs recherches, et ils purent en effet démontrer, par des preuves irréfragables et en latin, que les nobles n'ont droit de vote en congrégation que par députés [1]. Aussi les Illyriens étaient-ils restés maîtres du terrain scientifique. L'Histoire, parlant par leur bouche, avait condamné, comme illégitimes, les prétentions des Turopoliens, et le gouvernement autrichien avait donné raison aux partisans du vote par députés. C'est pourquoi les Turopoliens, ne pouvant agir par les voies légales, avaient eu recours à l'intimidation ; ils étaient venus en foule et en armes pour troubler et pour arrêter les travaux de la congrégation. Les troupes de la garnison s'étaient mises alors en devoir de résister aux Turopoliens magyaromanes, et les avaient repoussés hors de la ville. Voilà ce que je pus recueillir en peu d'instants par la *Gazette d'Agram*, et fort à propos, car je n'eusse rien compris aux débats que j'allais entendre dès ce même jour.

Je vis que la foule, qui avait quelque temps stationné sur la grande place, se portait vers un autre point de la ville ; je suivis le courant jusqu'à une place moins vaste, située dans la ville haute, à l'endroit même où s'élèvent l'hôtel du ban et la chambre des assemblées de congrégation et de comitat. La foule était immense et bruyante, et plusieurs députés péroraient vivement au milieu de groupes empressés à les écouter. Au bout de quelques instants, trois voitures à quatre chevaux et d'une grande richesse déposèrent, à l'entrée de la salle des députés, trois vieillards, trois évêques, dont deux à longue barbe, et par conséquent du rite grec. Le troisième était Mgr Haulik, le très riche et très généreux évêque catholique d'Agram. Les cris répétés de *Jivio* marquèrent la joie que causait leur présence. Enfin le ban de Croatie, lui-même dans le costume d'officier-général de hussards, escorté de haïduques, sortit de son hôtel, la tête basse, traversa la foule, redevenue tout à coup silencieuse, et entra dans la congrégation, sans avoir reçu même les plus simples témoignages de politesse. On se souvenait trop bien des

[1] Une de ces brochures est attribuée à M. Babukitz, secrétaire de la société littéraire d'Agram.

massacres des dernières élections, ordonnés, disait-on, par lui, et on ne manquait jamais l'occasion de lui donner des preuves d'une amère rancune, bien qu'il eût courageusement défendu la nationalité croate à la dernière diète de Presbourg.

Les débats de la congrégation sont publics, et les spectateurs ont leur place désignée. J'entrai, avec la foule, dans une salle capable de recevoir plusieurs centaines d'auditeurs, et d'où l'on domine la salle des délibérations, située à l'étage inférieur. Les députés étaient assis autour de trois tables oblongues. Le ban, le comte Haller, siégeait à l'extrémité de la table du milieu, et il avait à sa droite l'évêque d'Agram ; un peu plus bas, toujours à droite, après deux autres évêques, on remarquait le chef du parti illyrien, dans la congrégation et dans la diète de Hongrie, le comte Janco Draschkowicz. Ces trois tables fort simples étaient entourées d'une balustrade derrière laquelle se tenaient debout, en grand nombre, des jeunes gens armés comme les députés eux-mêmes : c'était les lettrés (*litterati*), c'est-à-dire ceux qui ont passé par toutes les épreuves de l'enseignement des écoles, et qui peuvent à ce titre assister aux débats de la congrégation avec les députés, y prendre part et donner leur avis, s'ils sont de la classe noble.

Les orateurs discutaient en latin. Un seul s'exprimait dans l'idiome national, et c'était précisément le lettré Kukulewicz, poète et ardent patriote. Aussi à peine une parole tombait-elle de ses lèvres, qu'il était salué par ces mêmes cris prolongés et unanimes de *Jivio !* Au reste, il était fort peu d'orateurs qui ne recueillissent ainsi quelques applaudissements, et cela contrastait remarquablement avec le silence qui se faisait sitôt que le ban prenait la parole. En définitive, on ne traita, dans cette séance, que des questions que j'appellerai de sentiment ; on se félicita surtout, et en termes magnifiques, de la victoire légale que l'on venait de remporter sur les Turopoliens, et l'on arrêta que dès le lendemain on s'occuperait des projets à soumettre à l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie, pour la réorganisation de la congrégation et pour le progrès de la nationalité illyrienne. On se sépara ensuite au milieu des expressions d'une joie éclatante et toute juvénile.

IV

L'hospitalité est une vertu commune à tout l'Orient, et l'Orient commence aux frontières occidentales de la Hongrie. Je ne cherchais à Agram que de la bienveillance, je trouvai de l'empressement et de l'amitié. En peu de jours, sans me remuer beaucoup, j'eus sous

les yeux tous les renseignements qui pouvaient m'éclairer sur les affaires de l'Illyrie, et, ce qui vaut mieux, l'explication m'en fut donnée par ceux-là même qui ont eu l'avantage précieux d'y jouer les principaux rôles.

Je suivais d'ailleurs avec assiduité les débats quotidiens de la congrégation, et, comme tous les orateurs s'exprimaient en latin, à l'exception du lettré Kukulewicz, je perdais seulement quelques discours que je retrouvais plus tard traduits en allemand dans la *Gazette d'Agram.* Sans doute, l'assemblée gardait une grande réserve, et il y avait loin de son langage au langage et surtout aux intentions du pays ; mais, pour un corps politique dont l'existence était si faiblement assise, oser ce qu'elle osait, c'était le symptôme de bien des éventualités graves, et le sous-entendu n'en devenait que plus intelligible.

Voici d'abord les vœux formulés par la congrégation d'Agram : elle demandait à l'empereur et roi les moyens légaux de compter désormais comme institution régulière et comme représentation réelle et efficace des deux royaumes de Croatie et de Slavonie ; en d'autres termes, elle réclamait, à peu de chose près, une administration indépendante de l'administration centrale de Hongrie. Elle exprimait aussi le désir que le siège épiscopal de la Croatie catholique fût transformé en archevêché, pour relever d'autant la condition du royaume ; enfin elle rappelait à l'empereur que la Dalmatie, cette belle province, que Zara et l'antique Raguse, ces deux perles de l'Adriatique, appartiennent nominalement au royaume de Croatie, et disait qu'il serait simple et juste de les y rattacher par le fait. Voilà quel était le langage de la congrégation.

L'Autriche se hâta d'y répondre par de bons procédés envers les chefs du parti illyrien ; elle donna aux militaires de l'avancement, aux avocats des fonctions judiciaires ; à tous de belles promesses ; enfin elle destitua le comte Haller, que les fusillades des dernières élections avaient rendu impopulaire, et elle mit provisoirement en sa place l'évêque d'Agram, patriote dévoué, quoique prudent à l'excès. En somme, sans s'expliquer catégoriquement sur les questions spéciales d'organisation constitutionnelle qui lui étaient soumises, elle s'étudiait alors de mille façons à caresser l'illyrisme lui-même. Si peu que ce fût, n'était-ce pas déjà beaucoup ? N'était-il pas fort étrange que la Croatie pût exprimer si hautement ses griefs, parler même de sa nationalité, et que l'Autriche se crût obligée de lui répondre sur le ton de la bienveillance ? C'était donc une chose sérieuse que tout ce bruit qui se faisait autour des questions discutées par la congrégation, et l'illyrisme était devenu une force politique.

Ce succès, on le pense bien, représentait une somme d'efforts qui ne dataient point de la veille. Cependant, à tout prendre, le mouvement illyrien n'était vieux que de quinze ans. Le sentiment de la race est antique parmi les Slaves méridionaux ; mais il ne s'est déclaré bien nettement parmi eux qu'à l'époque où l'attention de l'Europe, sollicitée par la renaissance de la Grèce et la chute de la Pologne, s'est portée sur les questions de races depuis quelque temps agitées par les écrivains allemands. Peut-être aussi la France n'est-elle point tout à fait étrangère au réveil de l'illyrisme ; au moins aime-t-on à s'en glorifier sur les bords de la Save, où l'on a conservé de notre administration les meilleurs souvenirs. En rendant à une portion de l'ancienne Illyrie son nom primitif, Napoléon avait assurément touché la fibre nationale des populations voisines de l'Adriatique ; il avait fait mieux encore : il avait reconnu plus tard la langue illyrienne pour langue officielle dans les provinces ; il avait pris soin qu'un journal fût publié dans les pays dalmates à la fois en italien et en illyrien, et que les lois données par lui fussent écrites dans l'idiome national comme en français. Quelques savants s'étaient grandement réjouis d'avoir trouvé un maître si généreux, et l'un d'eux avait même publié, en tête d'une grammaire éditée à Laybach en 1811, une ode vraiment pindarique, dans laquelle l'empereur des Français est considéré comme le *régénérateur futur de la grande nation illyrienne.* On se plaisait à croire qu'après avoir foudroyé l'Autriche et dégagé entièrement l'Illyrie du joug des Allemands, il allait frapper quelque grand coup sur l'empire ottoman, pour lui enlever l'autre partie de l'Illyrie et la réunir à la première. C'était, à vrai dire, élargir beaucoup les plans de Napoléon, et l'Illyrie d'alors eût été elle-même peu préparée à saisir la fortune qui se serait ainsi offerte : le sommeil dans lequel elle est retombée en 1815 le prouve surabondamment. Toujours est-il que la fondation des provinces illyriennes a exercé sur les bords de l'Adriatique une influence bienfaisante et qu'elle a porté les populations à se replier sur elles-mêmes. Aujourd'hui encore, c'est pour elles comme un rêve heureux qu'elles s'efforcent de poétiser, et l'on voudrait en vain leur persuader que l'Illyrie de l'avenir n'a pas existé dans la pensée de Napoléon.

L'effervescence nationale qui succéda à cette première mais fugitive évocation de l'illyrisme, coïncida avec les préoccupations qu'excitèrent successivement en Europe les événements de la Grèce et de la Pologne, venus à propos pour démontrer l'importance trop longtemps méconnue des questions de races. Ces événements n'auraient peut-être pas suffi eux-mêmes pour émouvoir profondément les Croates, si une atteinte directe n'avait pas été portée à leurs inté-

rêts par les Magyars, qui prétendirent, vers 1830, imposer leur langue nationale aux Roumains (Valaques) de la Transylvanie et aux Tchèques ou Slovaques du Nord comme aux Illyriens du Sud. Les Croates s'éveillèrent alors, bien décidés à résister ; leurs droits municipaux, leurs institutions locales, se trouvaient menacés ; ils se mirent sur la défensive et combattirent ardemment *pro aris et focis*. C'est dans cette lutte seulement, et une idée amenant l'autre, que l'idée de nationalité prit possession de leurs esprits.

Deux hommes de condition différente, le comte Draschkowicz, magnat puissant par sa fortune, et M. Gaj, jeune plébéien d'un esprit pénétrant et très actif, adoptèrent chaleureusement la cause croate. Par une heureuse rencontre de circonstances, M. Gaj, né dans ce vallon de Zagorie d'où la légende fait partir les trois fondateurs des royaumes slaves du nord, comme du berceau même de toute la race slave, avait été conduit, par ces pieux souvenirs, à d'ingénieux travaux d'érudition sur la langue et l'histoire de toute la race illyrienne. Très jeune encore, il avait fait une étude approfondie des traditions populaires et des différents dialectes parlés dans les pays illyriens dans lequel la classe aristocratique et la classe bourgeoise en Croatie laissaient cette belle langue, et sur la misère où toute une race si nombreuse se trouvait plongée. Le renom que le poète Kollar, Slovaque de la Hongrie, avait acquis en chantant la gloire ancienne de toute la race slave aiguillonnait aussi l'ambition de M. Gaj. Il était impatient de tenter quelque effort semblable qui pût attirer l'attention sur son pays, beaucoup moins connu des slavistes du nord que la Bohême, la Pologne et la Russie. Il avait même, dans l'espoir d'y réussir, commencé un grand travail historique qui, prenant la famille illyrienne dès sa plus haute antiquité, devait la suivre dans ses révolutions jusqu'aux temps modernes. L'occasion étant venue de parler et d'agir, au lieu de rester enfermé dans la science, il se jeta sans hésiter dans la voie qui s'ouvrait ainsi devant lui par un bonheur inattendu.

Le comte Draschkowicz n'était point amené dans la lutte par le même genre de conviction, ni inspiré par le même enthousiasme littéraire. Ce n'était pas l'homme nouveau jouant son avenir sur une question obscure et courant la fortune d'une théorie. C'était un grand seigneur, ami des privilèges locaux de son pays, jaloux de les défendre, un de ces ardents soutiens de la légalité, tels que peut en offrir l'histoire parlementaire de l'aristocratie anglaise. Au reste, généreux par nature comme il était libéral par position, il n'aspirait qu'à patroner une cause bonne et brillante.

Ces deux esprits très différents se complétaient l'un l'autre. M. Gaj privé de droits politiques par sa naissance, n'avait point entrée dans

les comitats ni aucune chance d'être député à la congrégation ou à la diète de Hongrie. L'arène où se débattaient légalement les grands intérêts des Croates lui était donc fermée. M. Draschkowicz n'avait point les connaissances étendues, le sentiment littéraire, l'activité remuante et la facilité d'élocution nécessaires pour parler à la foule et pour faire appel à tous ces souvenirs de race par lesquels il fallait la passionner. La besogne fut partagée, et M. Gaj prit pour tâche d'agiter la Croatie et de lui inspirer des sentiments dont M. Draschkowicz était prêt à se faire l'organe dans les corps constitués.

On débuta simplement, avec réserve et patience, et, quoique la question politique ne pût disparaître sous les questions littéraires, on fit si bien qu'elle prit, aux yeux de tous, le caractère d'une simple contestation municipale entre Illyriens et Magyars. Par là, au lieu d'effrayer l'Autriche, on put l'intéresser dans la cause illyrienne. Les Magyars donnaient quelques tracas, peut-être même quelques inquiétudes au cabinet de Vienne ; l'Autriche trouva dans l'illyrisme un moyen de faire diversion aux projets de ces populations bruyantes. Loin de le comprimer alors, elle l'eût volontiers fait naître.

M. Gaj commença par fonder des journaux illyriens d'une apparence fort inoffensive. Ces journaux n'étaient destinés, suivant ses déclarations, qu'à remettre en lumière les richesses peu connues de la littérature ragusaine ; ils en devaient répandre le goût, et, par occasion, offrir un asile et un appui aux jeunes écrivains qui se voueraient à défendre les droits municipaux, les privilèges locaux, c'est-à-dire l'originalité nationale du royaume croate contre les empiètements de l'esprit et de l'administration magyares. Tel fut le but de la *Gazette croate (Novine Horvatzke)*, journal politique qui parut en 1835 avec un supplément littéraire intitulé : *Etoile du matin croate, slavone et dalmate (Daniça horvatzka, slavonska i dalmatinska)*. Ainsi une politique prudente et réservée s'unissait à des travaux d'érudition et de poésie qui contribuaient encore à en voiler le véritable but.

Le succès vint promptement ; on n'en fit point trop de bruit ; il fallait cependant le constater, il fallait s'en prévaloir, il fallait surtout tenter un nouveau pas plus hardi et aussi sûr que le premier : M. Gaj y réussit. Sa première feuille politique ne s'adressait qu'à la province de Croatie, c'est-à-dire à une population d'environ huit cent mille âmes, et sa feuille littéraire n'intéressait de plus que la Slavonie et la Dalmatie, c'est-à-dire, en somme, environ douze cent mille âmes. M. Gaj entreprit de parler désormais pour tous les Slaves méridionaux de l'Autriche et de les réunir dans une commune pensée, en les rassemblant sous leur nom antique d'Illyriens.

En même temps qu'il réveillait leurs instincts de race, il voulait les attacher à son œuvre de restauration de l'Illyrie littéraire et politique. C'est dans cette pensée qu'il modifia le titre et l'esprit de ses deux feuilles : la *Gazette croate* devint la *Gazette nationale illyrienne*, et *l'Etoile du matin croate, slavone et dalmate*, devint *l'Etoile du matin de l'Illyrie*. Cette transformation, dont la portée se comprend, eut lieu en 1836. Il n'avait fallu à M. Gaj qu'une année pour conquérir tout ce terrain et pour enrôler plusieurs millions d'hommes sous la bannière moitié politique et moitié littéraire de l'illyrisme.

L'agitation, contenue jusque-là dans les limites de la Croatie, se communiqua non seulement à la Slavonie et à la Dalmatie, mais à la Carniole, à la Carinthie et à la Styrie méridionale. Les grammairiens, les savants, les géographes, les poètes, les publicistes, se produisirent du sein de la foule. Les uns s'appliquaient à comparer les différents dialectes populaires de chacune de ces provinces et à les émonder d'après la langue des poètes de Raguse, acceptée comme langue littéraire [1] ; les autres remontaient le cours des âges et retrouvaient les traditions populaires de la race depuis les temps de Rome. Les poètes chantaient, avec une naïveté vraie, les faits d'armes, la simplicité, la fraternité des hommes de l'ancienne Illyrie ; les géographes calculaient ses frontières à toutes les époques et les marquaient là seulement où expirent les doux sons de sa langue ; enfin, les publicistes osaient écrire sur les anciennes institutions et ne craignaient pas d'affirmer que l'Illyrie avait vécu autrefois sous les lois d'une pure démocratie patriarcale.

C'était un incontestable progrès ; pourtant l'ambition des chefs ne cessait pas d'être maîtresse d'elle-même. Ils ne tiraient point vanité de leur triomphe, et ils avaient le désintéressement d'en faire honneur en partie à la bienveillance insigne du paternel cabinet de Vienne. On y regardait sans doute à deux fois avant d'y croire ; mais le compliment était si nouveau, les Magyars si turbulents, on avait si grand besoin de tempérer leur fureur nationale, que l'on était bien aise d'en trouver le moyen tout prêt, sans avoir l'air d'y

[1] La littérature ragusaine, qui florissait dès la fin du XIVe siècle, a produit un certain nombre d'œuvres remarquables, des poèmes épiques, des tragédies, quelques comédies, des satires, des églogues, des idylles, beaucoup de poésies lyriques, des traductions du grec, de l'italien et du français. Le tremblement de terre qui engloutit Raguse en 1667 a privé peut-être l'histoire littéraire de beaucoup de productions intéressantes. Cependant, il existe aujourd'hui en Croatie quelques bibliothèques particulières où l'on compte plusieurs milliers de volumes appartenant presque tous à la littérature ragusaine, et ces richesses s'augmenteront encore, si de nouvelles recherches viennent continuer les premières, qui ne datent guère que de la naissance de l'illyrisme.

mettre la main. On ne pensait point qu'il fût dangereux de laisser ces grands enfants de la Croatie, jouer à leur aise à la nationalité.

Aussi bien les Illyriens avaient pris cœur à ce jeu-là, et il eût déjà été fort difficile de leur prouver qu'ils en avaient assez fait. Leurs moyens matériels n'égalaient pas ceux des Magyars ; ils n'étaient pas, comme eux, au centre du gouvernement ; ils n'avaient pas, comme eux, la haute influence sur l'administration ; ils ne disposaient pas de leurs immenses ressources pécuniaires. Cependant ils leur faisaient une rude guerre et répondaient à toutes leurs prétentions par des prétentions de même nature. Ainsi, tandis que les uns fondaient à Pesth une littérature nationale, un théâtre national, et plusieurs sociétés nationales ; tandis que, dans la diète de Presbourg, ils voulaient contraindre les députés de la Croatie et de la Slavonie à parler le magyar, les autres fondaient aussi leur littérature, leur théâtre, leurs sociétés littéraires, et persistaient à conserver le latin comme langue politique dans la diète de Presbourg, la congrégation et les comitats [1]. Les Magyars avaient, il est vrai, trouvé quelques alliés en Croatie, et surtout dans le comitat d'Agram : c'étaient le comte de Turopolie et ses paysans gentilshommes ; mais en revanche les Illyriens avaient trouvé des défenseurs non moins hardis et beaucoup plus éclairés sur le territoire hongrois, à Pesth même, parmi les Slaves serbes, et surtout dans les comitats du nord, chez les nombreuses populations slovaques des Carpathes. Il n'y avait de journaux magyars que dans la Hongrie proprement dite ; il y eut des journaux illyriens non seulement à Agram, mais à Laybach en Carniole, à Zara en Dalmatie, à Pesth, et une feuille slovaque publiée à Presbourg adopta l'intérêt illyrien comme un intérêt fraternel. Voilà comment les Illyriens jouaient à la nationalité.

C'était sans aucun doute une cause de désappointement pour les Magyars, et les Croates ne manquaient pas de s'en prévaloir auprès du gouvernement autrichien. On voit assez combien la Hongrie s'affaiblissait par cette lutte des Magyars et des Slaves. Au lieu de présenter une masse compacte d'environ treize millions d'hommes animés d'un même esprit, elle offrait seulement une population de quatre millions de Magyars prêts à en venir aux mains avec toutes les autres races ou tribus du royaume. L'Autriche ne pouvait pas désirer mieux et ne demandait pas davantage. Mais comment se faire illusion plus longtemps sur la vraie tendance de cette agitation des Slaves méridionaux ? Comment ne pas voir qu'en la favorisant

[1] La diète de 1843, à la suite d'une discussion des plus orageuses, avait résolu que les députés croates devraient parler le magyar après six ans révolus, et que le latin ne serait plus toléré.

on créait pour l'empire un danger beaucoup plus redoutable que toute l'ambition magyare ? Les Magyars, seuls de leur race dans le royaume et dans le monde, avaient peu de chance de redevenir forts et redoutables. En était-il de même des Croates et des Slavons ? Étaient-ils isolés et n'avaient-ils d'autre influence à prétendre que celle qu'ils exerçaient alors par eux-mêmes ? Outre les Dalmates, les Carinthiens, les Carniolais, les Styriens, qui agissaient avec eux, les Slovaques des Carpathes, qui leur tendaient la main, ils avaient encore pour alliés par delà la frontière méridionale, dans la Turquie, des peuplades nombreuses et guerrières ; ils avaient enfin la fraternité même de tous les Slaves, qui intéressait à l'avenir de l'Illyrie les trois grandes populations bohême, polonaise et russe.

Il faut le dire cependant : si l'unité morale existait dès lors dans l'Illyrie nouvelle, si l'unité politique était possible dans un lointain avenir, il était encore beaucoup d'entraves qui en gênaient le progrès. Telles sont, par exemple, les différences de religion et de condition politique qui séparent les Croates et la plupart des Illyriens de l'Autriche de ceux de la Serbie, de la Bulgarie et du Monténégro. Les Croates sont en très grande majorité catholiques, et on pourrait ajouter, catholiques intolérants, bien que le clergé se fasse remarquer par la plus aimable facilité de mœurs. A la vérité, leur législation admet l'exercice du culte grec non uni ; mais naguère elle ne souffrait pas l'établissement du protestantisme dans le royaume, et de l'autre elle privait de tout privilège municipal quiconque abandonnait l'église latine pour l'église orientale. Le catholicisme de la Styrie, de la Carniole, de la Carinthie et de la Dalmatie est peut-être moins ardent, sans être moins exclusif. Par un contraste regrettable, les Serbes, les Bulgares, les Monténégrins, suivent le rite grec non uni, et nourrissent une défiance traditionnelle pour le rite latin. Les malencontreux souvenirs des anciennes haines de l'église grecque et de l'église latine vivent dans leur mémoire. Les répugnances qu'inspire le catholicisme croate aux Serbes et aux Bulgares ont beaucoup nui aux succès de l'illyrisme en Turquie.

Les différences de condition politique ont eu le même résultat. Parmi les provinces illyriennes de l'Autriche, les unes, comme la Dalmatie, la Carniole, la Carinthie, la Styrie, étaient gouvernées directement par l'administration centrale, tandis que les autres, c'est-à-dire la Croatie et la Slavonie, étaient placées sous le régime constitutionnel de la Hongrie ; seulement elles se rapprochaient en un point qui est essentiel, elles étaient organisées civilement sur le principe de l'aristocratie territoriale. En Turquie, il y a aussi des provinces administrées directement par le pouvoir central, comme la Bulgarie et la Bosnie ; mais il y a une province à demi-indépen-

dante, c'est la Serbie ; il y a enfin la tribu des Monténégrins, qui forme à part un état libre. Civilement, les provinces illyriennes de la Turquie sont organisées d'après le principe démocratique, moins la Bosnie, où l'aristocratie s'est introduite au moyen âge et maintenue, en adoptant l'islamisme. Parmi ces différences, celles qui se font le plus sentir sont les différences de législation civile. Les Serbes et les Bulgares, accoutumés à une égalité presque absolue, redoutent singulièrement la contagion de l'aristocratie croate et slavone. Il est peut-être quelques sénateurs serbes qui ne s'en effraient pas et qui regarderaient comme un grand bienfait l'hérédité de leurs magistratures ; mais cela même a contribué, en Serbie, à jeter de fâcheux soupçons sur les Croates.

Si l'on tenait à faire une étude approfondie des petites causes de division qui se trouvent jetées ainsi en travers de l'illyrisme, on en découvrirait de nouvelles dans les rivalités politiques qui ont parfois éclaté entre certaines tribus. C'est ainsi que les Monténégrins s'obstinent à vivre dans un isolement presque complet, par suite de leur foi en la supériorité de leurs vertus et de leur bravoure. Sans être isolés comme eux, les Serbes ont, avec plus de raison, la même confiance en leur force et en leur courage, et pour les Croates, plus avancés en civilisation, plus instruits et plus expérimentés en l'art de raisonner, ils n'hésitent pas à se croire les seuls dignes de gouverner l'Illyrie.

Ce sont là autant d'obstacles au progrès de l'unité illyrienne. Cependant je ne pouvais regarder ces obstacles comme invincibles, et voici pourquoi : c'est que, dans ce remuement d'hommes et de choses accompli depuis dix années en Croatie, des idées nouvelles, plus libérales et moins exclusives, avaient fini par se produire et commençaient à agir puissamment sur les esprits. On avait peu perdu de l'ancienne rigueur naturelle aux catholiques contre les protestants, car le protestantisme n'apparaissait aux Croates que sous les traits du magyarisme lui-même. Cependant, s'ils persistaient à repousser les protestants, ils n'avaient pas la même et sainte horreur pour les Grecs non-unis ; les hommes éclairés du parti fraternisaient volontiers avec eux, et sentaient bien tout ce que pouvait gagner l'illyrisme à renverser la barrière légale maintenue par l'Autriche entre les deux cultes. Tous ne pensaient pas ainsi ; mais les meilleurs étaient portés à cette tolérance, et c'était un pas fait vers ce grand but de la réconciliation religieuse des diverses provinces illyriennes, qui devait être le but de tous.

L'esprit politique s'était amélioré comme l'esprit religieux. Sans doute l'aristocratie croate a jeté dans le sol des racines profondes. Toutefois, en remontant aux origines, les Croates s'étaient aperçus

qu'elle a été précédée historiquement par une sorte de liberté fort semblable à celle que l'on peut encore aujourd'hui étudier en Serbie. Eux aussi s'étaient épris pour ces vieilles institutions, évidemment par amour pour leur nationalité, dont elles sont le fruit antique et primitif. Si l'on ne peut nier qu'il ne se mêlât à ces idées de démocratie historique quelques idées de date plus récente, empruntées à l'Occident, il faut reconnaître cependant que celles-ci n'étaient point dans ce mélange heureux, en dose assez forte pour ôter à celles-là leur originalité illyrienne. Elles avaient pris avec le temps beaucoup de consistance ; elles passionnaient même la jeunesse, les lettrés plébéiens, qui en étaient arrivés à ne plus séparer dans leur pensée le développement de l'illyrisme du développement de la liberté illyrienne. Telle est aussi la raison qu'ils invoquaient en réponse aux défiances des Serbes et des Bulgares. On pouvait donc espérer que ces diversités de religion et de législation finiraient par disparaître, grâce à la sagesse et au bon vouloir des Croates, et qu'alors l'unité de la race et de la langue se révélerait dans toute son énergie.

V

Nulle part la vitalité de l'idée illyrienne ne se montrait plus nettement qu'à Agram. Aussi quittai-je cette ville plein d'espoir dans l'avenir de l'illyrisme. J'avais pu me convaincre que le mouvement, d'abord renfermé sur le terrain politique et littéraire, pénétrait dans les mœurs de la société croate, et leur rendait une vivacité, une originalité qu'elles avaient failli perdre. A Agram, rien n'était bien qui n'était pas national, mais aussi rien de ce qui est national ne manquait d'être pris pour admirable. La mode s'en était mêlée ; les grandes dames de l'aristocratie et de la bourgeoisie, qui avaient oublié complètement la langue de leurs aïeules, y étaient revenues par entraînement [1], et il n'était pas rare d'entendre vanter avec complaisance le costume national, tel que quelques Croates le portaient déjà, au sein des assemblées de congrégation ou de comitat [2].

[1] Il faut avouer cependant que les dames croates ont un peu tardé à se décider en faveur de la langue illyrienne. Aussi, en 1838, le comte Draschkowicz a-t-il écrit une brochure en allemand à leur adresse, espérant leur faire comprendre les charmes de la littérature nationale et les arracher à la lecture des romanciers et des poètes étrangers. Cette brochure a pour titre : *Un mot aux nobles dames de l'Illyrie (Ein Wort an Illyriens hochherzige Töchter)*. Elle a obtenu un plein succès.

[2] On peut s'assurer de la faveur dont jouit le costume national parmi les esprits les plus sérieux, en lisant un écrit assez remarquable publié en Illyrie et traduit en allemand sous le titre de : *Petit Catéchisme à l'usage des grands hommes (Kleiner Catechismus für grosse Leute)*.

Dans ce commun enthousiasme, les barrières des castes s'abaissaient, et l'on saisissait de part et d'autre avec empressement toutes les occasions de se réunir. Chaque jour, les hommes instruits se rencontraient au *Café national* où ils soupaient à la mode allemande, à la *Société littéraire* où ils allaient lire les journaux étrangers et les feuilles locales. On affectionnait surtout le théâtre lorsque des amateurs patriotes y représentaient des drames nationaux ou y jouaient de la musique nationale, en attendant que les fonds de la caisse illyrienne permissent d'entretenir une troupe d'artistes en permanence. La congrégation, les nobles, l'évêque d'Agram, le chapitre, les vieux et les jeunes prêtres avaient contribué de leurs deniers pour cette fondation pieusement littéraire, et la ville assistait en masse à ces solennités trop rares.

Il faut pourtant faire quelques exceptions, par exemple, pour les magyaromanes qui, par goût et par nécessité, vivaient à l'écart et se rassemblaient le soir au *Casino*, réservé tout exprès pour eux. Depuis les massacres des élections, les officiers allemands de la garnison avaient aussi leurs réunions à part ; ils étaient exclus du *Café national*, où on les tolérait autrefois. Les Illyriens affectaient même de ne plus les saluer, et de ne pas les reconnaître. On traitait, il est vrai, avec des procédés bien différents les officiers et même les simples soldats des colonies militaires (*Militär-Grenzen*) établies le long de la frontière turque, en Croatie, en Slavonie. Ces régiments, qui sont d'ancienne date la meilleure milice de l'Autriche, Illyriens par le sang, sont animés, au plus haut degré, de l'esprit de l'Illyrisme. Les officiers de la colonie, dont le chef-lieu est à Carlstadt, recevaient toujours de la société d'Agram le plus cordial accueil ; les Croates n'en parlaient jamais qu'avec fierté, et ils ne manquaient jamais de dire : Nos régiments. Le fait est qu'ils appartenaient de tout cœur à l'Illyrie nouvelle.

Ainsi l'illyrisme prenait dans la société croate le caractère d'une fraternité simple et expansive. C'était un besoin impérieux de s'entendre, de se rapprocher, de s'aimer, de parler et d'agir en commun, dans l'idée illyrienne et nationale. En dehors de cette idée, une seule chose attirait sérieusement l'attention des Croates : c'était ce travail mystérieux, mais puissant, qui s'accomplissait depuis quinze ans dans les pays slaves du nord, en Bohême, en Pologne, en Russie, sous le nom de slavisme ou de panslavisme. Il ne s'agissait pas, on le sent bien, du panslavisme russe. Sans doute, à l'origine, la Russie eût été fort satisfaite de lier de bons rapports avec les Illyriens de la Croatie. Il y a plus ; il n'est pas douteux que s'il n'existait point, pour échapper au germanisme, d'autres moyens que d'invoquer la protection morale de cette nation, les Croates consentiraient à en

courir toutes les chances, car, maître pour maître, tout bon Slave préfère les Russes aux Allemands ; mais la question ne se poserait ainsi, en Croatie, que le jour où tout espoir serait perdu de trouver un concours efficace, une réciprocité d'appui dans celles des familles slaves qui sont dépendantes et qui souffrent de l'être. Par ce sentiment, les Croates se rattachaient au slavisme des peuples dont la Pologne est considérée comme la tête et le bras, pour la place qu'elle tient dans les événements, pour son attitude de résistance, enfin parce qu'elle est le type même de l'opprimé et le premier soldat des nationalités. Tant que ce slavisme n'aura pas été vaincu par le panslavisme, les jeunes Illyriens auront pour celui-ci de la défiance et de la répulsion, et pour celui-là, au contraire, un penchant naturel et spontané. D'ailleurs les Illyriens n'allaient point jusqu'à l'idée d'une Slavie unitaire. S'ils comprennent l'action simultanée dans une cause pareille pour tous, néanmoins avant toute chose, ils tiennent à leur personnalité illyrienne. Ils se complaisaient dans cette riante perspective d'une nation illyrienne existant pour elle-même et se gouvernant elle-même par des lois propres à son génie.

L'illyrisme des Croates était celui de tous les Illyriens de l'Autriche, sauf la vivacité des passions, qui n'avaient point dans toutes les provinces une égale liberté pour se produire ; mais pour toutes c'était un système. En Turquie, chez les Serbes, les Bulgares, les Bosniaques, les Monténégrins, c'était plutôt un instinct, un sentiment. L'illyrisme y tire de la différence des situations une physionomie qui lui est propre. Si l'on excepte la Bosnie, où une portion de la noblesse a adopté l'islamisme et les mœurs musulmanes pour se faire bien voir des Turcs, les populations ont conservé plus fidèlement que les Croates le caractère et les mœurs illyriennes, c'est-à-dire la vie de famille, de municipalité, de tribu, et cet ensemble d'habitudes et d'usages qui appartiennent à la démocratie primitive ; elles n'ont point eu à retourner à l'étude de la langue nationale après l'avoir oubliée, ni à reprendre l'antique vêtement de leurs pères après l'avoir quitté, comme la noblesse et la bourgeoisie croates. Les populations illyriennes de la Turquie n'ont point eu à revenir à l'amour des légendes du pays ; parmi elles les traditions se sont maintenues toujours intactes et toujours vénérées. Aussi l'on n'a point eu la joie de la découverte ni l'engouement des résurrections. On a d'ailleurs marché plus droit au but, en s'appliquant à lutter avec calme et avec force contre les difficultés matérielles d'une condition misérable pour tous, excepté peut-être pour les Serbes. Arracher aux Turcs le plus de concessions possibles par les supplications, les menaces ou les révoltes, tels ont été à l'origine l'esprit et le but du mouvement national des Slaves dans l'empire

ottoman. La nécessité et la misère leur avaient indiqué cette voie, et, avant que l'on eût donné à leur agitation inquiète et naguère violente le nom d'illyrisme, elle avait déjà pour objet l'émancipation de la race.

Cependant on commettrait une erreur grave, si l'on se figurait que l'hostilité des Illyriens contre les Turcs fût alors flagrante ; les Serbes, les Bulgares et les Bosniaques eux-mêmes leur témoignaient moins de défiance et de haine que les Croates aux Magyars. Si les Ottomans de ces pays n'étaient pas en de meilleurs termes avec leurs sujets, la faute n'en était point à ceux-ci. Les Serbes de Belgrade montraient tout à coup pour les soldats de la forteresse turque plus de tolérance que les Croates pour les magyaromanes de Turopolie. Les Bosniaques et les Bulgares avaient, il est vrai, moins de réserve et de patience ; cependant ils ne paraissaient nullement pressés de faire usage des armes qu'ils tiennent toujours à leur ceinture et qui ne les quittent point. Ils avaient de la mesure dans leurs rancunes et dans leurs vœux, et ce qu'ils attendaient quant à présent, ils l'attendaient de la réforme, les Bulgares en travaillant, les Bosniaques en frémissant.

D'où leur est venu cette modération qu'on ne leur connaissait point, et quel en est le but ? C'est que dans les dernières années, en levant, eux aussi, leurs regards instinctivement sur cette même question slave qui renferme le secret de toutes les questions orientales, ils ont compris qu'ils ne gagneraient rien à poursuivre la ruine de l'empire ottoman. Ils ont vu que la plus grande des difficultés possibles, pour eux, n'est pas de s'affranchir en toute hâte. Le panslavisme russe s'est fait connaître chez les Bulgares et les Serbes, en cherchant à les séduire. Ils savaient ses ambitions, ses projets, ses instruments, et ils savaient, par là même, qu'en portant un dernier coup au pouvoir des sultans, ils auraient servi seulement la fortune des czars. Ils étaient donc résignés à ne tenter ce suprême effort que le jour où ils eussent été certains de ne servir que l'illyrisme, c'est-à-dire le jour où, par eux-mêmes, par leurs frères de l'Illyrie autrichienne, et par leurs alliés naturels des autres pays slaves, ils se fussent sentis assez puissants pour conserver tout ce qu'ils auraient conquis.

Ainsi agissaient, à côté des Slaves de l'Autriche, les Slaves de la Turquie. Ils ne mettaient point dans leur poursuite de la nationalité cette connaissance des systèmes politiques, cette vivacité d'esprit, ces passions bruyantes qui éclataient en Croatie. Pourtant ils y mettaient aussi de la prudence. Si la nécessité leur eût commandé d'y déployer de la force, du dévouement et du courage, combien ne l'eussent-ils pas fait plus facilement ! Qui ne connaît, en effet,

leurs instincts belliqueux, leur habitude des privations, leur mépris du danger, et aussi leur aptitude pour la guerre de partisans, si bien appropriés aux luttes guerrières ?

Les Croates, les Slavons, les Carinthiens, les Carniolais, les Styriens, les Dalmates, étaient donc les penseurs ; mais les Serbes, les Bosniaques, les Bulgares, les Monténégrins, me semblaient les vrais soldats de l'illyrisme. Ainsi, le rôle et la place de chacun étaient marqués par la diversité des mœurs. Que manquait-il encore aux Illyriens, et que leur fallait-il de plus pour prospérer, si ce n'est un peu de cette faveur de la fortune qui donne les occasions heureuses ?

J'allais voir d'autres populations engagées dans les mêmes voies et suivant les mêmes pensées pour des motifs semblables, les Magyars de la Hongrie, les Roumains de la Transylvanie et des principautés moldo-valaques, les descendants des anciens Huns et ceux des colons romains de la Dacie. Moins éclairés peut-être à les prendre en masse, les fils aînés des vieux Illyriens, les ancêtres respectés de la grande race des Slaves ne me paraissaient pas les moins dignes d'arriver au terme. Ce n'est point sans émotion que je quittais leur sol hospitalier, et, depuis ce jour, leur souvenir m'est resté cher ; je n'ai pas cessé de former des vœux pour le triomphe de leurs légitimes et sages espérances, si touchante et si malheureuse que m'apparût dans l'avenir la destinée de la race magyare.

Hippolyte Desprez.

MÉLANGES

Une traduction croate des « Fourberies de Scapin » [1]. — Molière est sans doute l'écrivain français dont la fortune a été la plus grande chez les Croates. Les traductions et les adaptations de ses comédies marquent la première influence directe de la littérature française sur la croate, rendue plus facile par certaines affinités. Le grand comique ragusain du xvie siècle, Marin Držić avait déjà choisi les mêmes sujets que Molière (Skup-L'Avare, Tripče de Utolče-George Dandin, Arkulin-Le mariage forcé). Fran Krsto Frankopan (1643-1671) a été le premier traducteur de Molière. Entre 1669 et 1671 dans la prison de Vienne il a transposé 3 scènes du Ier acte de George Dandin : l'action se passe en Slovénie, les personnages sont des Slovènes et des Croates. De la fin du xviie et du xviiie siècle datent les traductions ragusaines anonymes de Molière. Parfois la pièce ragusaine résulte de la contamination de plusieurs comédies : Andro Stitikeca par exemple fond ensemble L'Avare, le Mariage forcé et le Malade imaginaire.

Depuis, tout au long du xixe siècle et dans les quarante premières années du xxe siècle, les traductions n'ont pas cessé, elles sont en général devenues plus fidèles [2]. Il en est une cependant qui mérite notre attention par quelques caractères particuliers : En 1901-02 paraissait dans la revue musulmane de Sarajevo *Behar* (pp. 115, 131, 147, 163, 179 et 195) une comédie intitulée *Varalica Hamza* avec la mention « tirée du turc par F. Spaho ». Le titre ne laisse pas deviner une comédie de Molière, mais dès les premières répliques, nous pouvons reconnaître Les Fourberies de Scapin. C'est donc que nous avons affaire à une traduction croate de l'adaptation turque des Fourberies de Scapin. Fahim Spaho, conteur bosniaque s'est fait plusieurs fois le titre de traducteur de pièces turques. Dans le cas présent son modèle a été *Ayyar Hamza* (le rusé Hamza) d'Ali-

[1] Voyez A. I. F. Z., 1939, p. 240.

[2] Citons par exemple celles des *Précieuses ridicules* (1894), des *Femmes savantes* (1896), du *Misanthrope* (1903) par Nikola Andrić (Cf. A. I. F. Z., 1937, p. 163), celles du *Bourgeois gentilhomme* et de l'*Avare* (1923) par Is. Velikanović, etc... La plus récente est celle de *Tartufe* par Slavko Ježić représentée au théâtre national de Zagreb, le 19 novembre 1937.

bey, écrivain qui eut quelque réputation au siècle dernier, mais qui est presque oublié aujourd'hui.

Ali-bey employé dans l'Administration de la Dette publique ottomane au vilayet de Trébizonde, a montré beaucoup de goût pour le théâtre. Outre *Les Fourberies de Scapin* (*Ayyar Hamza*) il a adapté en turc *George Dandin* (*Tosmaga*). Il a également traduit aussi quelques pièces de Voltaire et de Paul de Kock. Ses pièces originales les plus connues sont : *Lehdžetal-hakaik* (Le langage des vérités), pièce courte, spirituelle, d'un style léger, mais mordant. *Kokona jatijor* 1870 (Madame est couchée) et *Musafir-i-istikbal* 1870 (l'Hôte imprévu).

Ayyar Hamza n'est plus joué sur la scène turque, on attribue le plus souvent cette adaptation à Ahmed Vefik paša, célèbre traducteur de Molière qui a aussi adapté *Les Fourberies de Scapin* sous le titre *Dembazlik*.

Fehim Spaho a suivi fidèlement Ali bey qui a transporté la scène à Constantinople et fait des Turcs de tous les personnages, sans croire nécessaire une nouvelle localisation en Bosnie.

Argante, père d'Octave et de Zerbinette est devenu Muhterem efendi ; Octave, fils d'Argante et amant d'Hyacinte, Sena bey, fils de Muhterem efendi ; Géronte, père de Léandre et de Hyacinte, Zuhuri efendi ; Léandre, fils de Géronte et amant de Zerbinette, Nimet bey, fils de Zuhuri efendi ; Hyacinte, fille de Géronte et amante d'Octave, Ziba, fille de Zuhuri efendi ; Scapin, valet de Léandre et fourbe, Hamza valet de Nimet bey ; Sylvestre, valet d'Octave, Javer, valet de Sena bey ; Nérime, nourrice d'Hyacinte, Halima, mère adoptive de Ziba ; Zerbinette, une Égyptienne et reconnue fille d'Argante et amante de Léandre, Ida, esclave circassienne.

Le traducteur ne s'est éloigné de Molière que pour le personnage de Zerbinette, Ida. Une esclave circassienne était plus adaptée qu'une Égyptienne aux mœurs turques. Et c'est pour satisfaire à celles-ci qu'il a introduit un personnage nouveau, Ziver, gardien des esclaves.

Ali-bey omet les personnages de Molière peu importants : Carle, fourbe ; deux porteurs.

Chez Molière, l'action se passe à Naples, chez l'auteur turc elle se passe à Constantinople.

La traduction a trois actes comme l'original. Les personnages de Molière et de Spaho paraissent dans le même ordre, et la division en scènes identiques, sont au IIe acte qui a 13 scènes chez Spaho au lieu des 12, parce qu'il a fait une scène nouvelle du monologue de Scapin à la fin de la scène 12 de Molière. Bien entendu l'intrigue

est fidèle à l'original. Pendant l'absence des pères les fils tombent amoureux de jeunes filles qui ne leur sont pas destinées. Le valet Hamza sauve les jeunes hommes des embarras où ils se sont vus. On constate à la fin de la comédie que les pères avaient bien destiné à leurs fils les jeunes filles mêmes qu'ils ont choisies.

Bien que Spaho suive exactement le sujet de Molière, les traductions précises sont rares. Le langage de Spaho est plus proche du peuple, il parle souvent par proverbes et l'abondance des mots turcs nous reproduit la façon de parler vivante et pittoresque de Bosnie.

Octave : Ah ! tu me fais mourir par tes leçons hors de raison (I, 1). Sena bey : *Nemoj me ti pak rastuživati, ako Boga znaš ! Kad se kola polome, ima ih dosta onda, koji kazuju puteve.*

On aperçoit que les personnages de Molière choisissent les mots pendant que ceux de Spaho parlent aussi franchement que la situation l'exige.

Octave : Conseille-moi du moins et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjectures (I, 1).

Sena bey (tristement) : *Aman ! Aman ! što ću sad ? Svetuj me Javere, ako Boga znaš !*

Mais il y a d'autres retouches plus larges destinées à rendre la pièce plus proche aux spectateurs. Le traducteur s'efforce à la plus grande exactitude dans les descriptions ; il s'éloigne de l'original pour mieux accommoder la pièce à son milieu ; il abrège et simplifie ou au contraire ajoute quelque chose de nouveau.

Le traducteur turc, et par conséquent Spaho, au contraire de Molière, désigne exactement le lieu où se passe l'action. Quand on a représenté cette pièce à Constantinople, le public a été bien aise d'entendre mentionner les lieux qui lui étaient bien connus. Octave, chez Molière, nous donne des renseignements assez vagues sur la fille dont son ami est tombé amoureux. ... « Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne dont il devint amoureux... (I, 2) ».

Sena bey précise :

...Vidi Nimet beg u trgovca s robljem Emira jednu cerkesku halaiku, koja ga je uprav opčarala...

ou bien : ... « nous entendîmes, dans une petite maison, d'une rue écartée quelques plaintes » (I, 2).

...čujemo u jednoj kući na Šehzadi kod Adžem oglu banje, gdje netko gorko plače.

Scapin racontant l'enlèvement prétendu de son maître dit : « ...cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer (II, 11). »

Hamza est plus exact : *Da ga malo razgovorim, natjeram ga, te se malo prošećemo kraj Saraja, a onda sadjemo na Jaliju. Stojeći tu na obali gledosmo one čamce po mono, dok jedan kapetan neznam jeli Krfanac ili je Maltez, ali gledajući na njegovu spoljašnjost, stranac je, s nekog ostrva pozva nas u svoju ladju...*

Hamza exprime son indignation de l'attaque contre Zuhuri efendi en s'écriant : « *Ej ti, gdje smo mi ? Jesmo li gdjegod u Ajdinskom polju ? Ovo je ovdi Carigrad, ne biju se tako lahko ljudi* » (II, 11).

Scapin est beaucoup plus modéré : « Monsieur, les violences en ces pays ne sont guère souffertes (II, 11). »

Il y a beaucoup d'autres exemples analogues, mais nous n'en mentionnerons plus qu'un : Géronte a reçu des nouvelles de sa fille : « ...et je viens d'apprendre de mon homme qu'elle est partie il y a longtemps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua (III, 7). »

Zuhuri connaît jusqu'au nom du bateau : *Sad sam evo dobio pismo od svog ortaka. Kako mi on piše biće da su oni sjeli u onaj parobrod* « *Aleksandrija* » *znate, što no eno propade* (III, 7).

Le vaisseau de Molière est devenu un bateau à vapeur. Les détails de la vie quotidienne ont subi les mêmes corrections. Le père ne dit pas vous à son fils comme dans la comédie française, il le tutoie. Le fils baise la main à son père et ne l'embrasse pas [1].

Les femmes couvrent leurs visages comme le prouvent les paroles de Sena bey décrivant les jeunes filles qu'il avait trouvées dans la maison : *Cim nas opaziše, pokriše glave, ali ih mi ipak vidjesmo* (II, 2).

Les vêtements de ces jeunes filles sont turcs *antitera, čorape, jamenija* remplacent : la jupe, les brassières de nuit... Les mets orientaux : ... *počasti nas kahvom, voćem i kojekakvim šerbetima* (II, 11).

Le traducteur introduit un nouveau personnage ou plutôt en fait mention. Chez Molière, Sylvestre explique ainsi le mariage de son maître : « Ses fréquentes visites sont rejetées de la servante, devenue la gouvernante par le trépas de la mère. Voilà mon homme au désespoir ; il presse, supplie, conjure ; point d'affaire. On lui dit que la jeune fille quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête, et qu'à moins que de l'épouser on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution : le voilà marié avec elle depuis trois jours (I, 2). »

[1] Léandre (courant à Géronte pour l'embrasser) : *Nimet* (*htijući ga poljubiti u ruku*) (II, 3).

Le traducteur estime que la servante ne peut pas avoir tant d'autorité sur la jeune fille. Il introduit la tante, femme sévère et résolue : (Javer) ... *Ali kad joj umrije majka, dodje joj nekakva tetka. Ti begovi posjeti bez kraja i konca brzo dosadiše toj njezinoj tetki, pa poče koješta prigovarati. Htjedosmo je podmititi, ali ne da stara ni osloviti. Jednog dana odreza ona begu « Ako je cura i siromašna iz dobre je kuće pa ne ide to nikako, da joj se svaki čas kući dolazi. Ako je ljubite, a vi je vjenčate* ! » (I, 2).

D'une façon analogue le ton est forcé au 2e acte. Scapin annonce l'arrivée de Sylvestre déguisé en bandit : « Voici l'homme dont il s'agit. » Les paroles de Hamza effrayent tout de suite Muhterem efendi : Hamza (*opazivši preobučeno Javera tiho*) *-Sutite evo ga ! ;* Muhterem (*tiho*)- *A ko je to ? ;* Hamza (*tiho*) *: Onaj ! da mu se nijesi pokazao ni za živu glavu* (II, VIII).

Dans la même scène, Scapin veut tirer de l'argent d'Argante. Il lui raconte que le frère de sa belle-fille a besoin de cet argent pour équiper son valet. Dans la traduction de Spaho, au lieu du valet ce sont la mariée et ses parents qui arrivent : (Muhterem) : *Ehe ! Pa će uz mladu jengibula, pa sluga, pa sluškinja pa kakva tetka, pa tetak... čitav džemat, a sve na moj trošak ! Nek ide u džehenem ne dam ni pare* (II, 8).

En revanche le traducteur abrège les parties qui pourraient ennuyer les spectateurs. Le long discours de Scapin sur les frais de justice (II, 8) est réduit à deux courtes répliques de Hamza :

Muhterem : *Velim ti, tu će stvar sud razbistriti.*

Hamza : *Dobro, ali promisli ti malo : Kad zadjete u taku parnicu, na kakve ćete sve poteškoće udariti. Ne vidite, šta sve biva od tih koje kakvih parničara ? Mala jedna parnica pojede trostruko više troška. Vi biste bezbeli dali stvar advokatu u ruke ?*

Muhterem : *Ta mahni se kakvom advokatu ?*

Hamza : *A i on bi sigurno uzeo advokata, pa sad njiha dva kad se potjeraju... Ama ništa to ti znaš, efendija, bolje nego ja, da advokati rade samo za svoj džep.*

L'exclamation de Géronte : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » qui fait le comique de la scène 10 du deuxième acte, est rendue par *Ta koji vam je bijes bio, da ulazite u ladju ?*

Malgré de nombreux changements tous les effets comiques de Molière se sont conservés dans la traduction croate. Il y a même parfois pour le lecteur croate une touche de plus qui vient de l'emploi des mots turcs.

L'humour éternel de Molière persiste dans *Varalica Hamza* qui pourtant a perdu beaucoup des finesses des *Fourberies de Scapin.*

RUŽA STARCHL.

Notes sur la littérature croate en France au XIXe siècle [1]. — La connaissance réciproque des peuples est soumise à de curieux hasards ou à des accidents fortuits, qu'il serait intéressant de mettre en lumière, non moins que les éléments retenus par chacun d'eux pour juger les autres. Sans doute les relations de voisinage, pacifiques ou plus souvent hostiles, obligent à une attention et à une étude constantes, où les préoccupations pratiques ont parfois autant de place que les purs soucis intellectuels. Point n'est besoin d'apporter des exemples en ces jours où l'intelligence plus ou moins pénétrante et précise de la psychologie des peuples voisins peut avoir de tragiques conséquences.

Mais la question a un autre aspect s'il s'agit de deux peuples qui, par leur situation géographique, n'ont jamais ou presque jamais eu de ces contacts directs capables de laisser des traces douloureuses dans la mémoire nationale. Entre Croates et Français il n'y en eut guère, je crois, que deux, dont le premier est bien oublié — la prise de Zadar, *Jadres en Esclavonie* [2], par les Croisés —, et dont le deuxième — les campagnes napoléoniennes et leurs suites politiques en Illyrie — n'a, semble-t-il, après les amertumes et les froissements, conséquences inévitables des conflits et des conquêtes, laissé que des souvenirs d'une estime réciproque fondée sur des qualités communes et, chez les Croates, le germe d'une notion plus agissante du droit des nationalités.

On n'abordera ici qu'un coin limité des relations entre les deux peuples : ce que les Français ont connu de la littérature croate au XIXe siècle, et c'est assez pauvre.

Sans remonter jusqu'au moyen âge, il est facile de remarquer que, malgré une opinion communément admise, les Français ont eu toujours des notions assez exactes et tenues à jour sur la Croatie. Dès le XVIIe siècle, où les cavaliers du *Royal Cravate* font estimer leurs vertus militaires, des philologues comme Doujat en étudient la langue, des historiens comme l'illustre Du Cange [3] en connaissent l'histoire, et le dictionnaire de Morery, qui représente l'information moyenne offerte au grand public, lui consacre plusieurs articles. Nombre de récits de voyage esquissent une description géographique et ethnographique, que le siècle suivant approfondira. Mais la cu-

[1] Cet article a paru en croate, sans les notes, dans le *Hrvatski dnevnik*, n° de Pâques, 1939.

[2] Villehardouin, *Conquête de Constantinople*, XVI-XX.

[3] Du Cange, *Illyricum vetus et novum, sive historia regnorum Dalmatiae, Croatiae, Slavoniae, Bosniae, Serviae atque Bulgariae*, Posen, 1747.

riosité française à cette époque est surtout historique et archéologique (Amelot de la Houssaye [1], Spon [2], etc.).

La Révolution et l'Empire vont tout changer. Les nécessités politiques et militaires orientent les enquêtes vers plus de réalisme et de précision. Diplomates et consuls, officiers et fonctionnaires civils, plus ou moins longtemps attachés aux provinces illyriennes ou aux pays avoisinants, d'abord consignent leurs observations dans des rapports administratifs, puis, quand les provinces illyriennes ont disparu et que la politique française abandonne toute activité en Europe centrale, ils livrent au grand public les fruits de leurs observations (Pertusier [3], Chaumette des Fossés [4], Vialla de Sommières [5], etc.). Dans leurs rangs Nodier [6] se distingue pour s'être, seul peut-être parmi eux, intéressé à la littérature.

En vérité il ne semble avoir eu sur la langue que des notions élémentaires sinon très vagues ou fantaisistes, et de la littérature il a su ce que lui ont enseigné Fortis et Appendini. Mais avec l'adresse du journaliste né, augmentée d'un don rare de mystification, grâce à l'agrément du style, il a su donner à ses contemporains l'illusion qu'il leur apportait le reflet direct d'une littérature où la grandeur de l'épopée savante d'un Gundulić, comparable à une Iliade ou à une Jérusalem délivrée, s'épanouissait à côté des créations ingénues d'un peuple primitif.

Les articles un peu vagues où il parle de la poésie ragusaine et de celle des « Morlaques », il les répète sans scrupule dans plusieurs des journaux ou des revues où il collabore, il les reprend dans ses *Mélanges* et ces répétitions, tout en grossissant le volume apparent de son apport, forcent l'attention du public et lui laissent l'impression que Nodier l'a fait pénétrer dans un domaine nouveau. A cela il ajoute deux traductions, également utilisées à plusieurs fois : *la ballade de la femme de Hasan Aga*, et *la luciole* de Gjorgjić. Il

[1] Amelot de la Houssaye, *Histoire des Uscoques*, Amsterdam, 1682, 1695.

[2] Spon (Jacob), *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce, du Levant*. Lyon, 1678, Amsterdam, 1679, La Haye, 1680, 1689, 1724.

[3] Pertusier (Charles), *Promenades pittoresques dans Constantinople... suivies d'une notice sur la Dalmatie*. Paris, 1815. — *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman*, Paris, 1822.

[4] Chaumette des Fossés (Amédée), *Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808*. Paris, 1822.

[5] Vialla de Sommières (L. C.), *Voyage historique et politique au Monténégro*. Paris, 1820.

[6] Sur Nodier v. Yovanovitch (Voyslav M.) « *La Guzla* » *de Prosper Mérimée*, Paris, 1911, chap. I, § 7-9, chap. IV, § 2 ; R. Maixner, « Charles Nodier i Ilirija », *Rad jugosl. Akad.* 229 (100), 1924, pp. 1-48, et *Revue des Etudes Slaves*, 1924, pp. 252-263.

rêve d'une anthologie des poètes ragusains, ou du moins il y fait allusion, et d'études plus complètes sur la littérature de Raguse.

Mais ce sont les chants populaires qui plaisent et qui émeuvent et ce sont eux qui, dans les années suivantes, feront l'essentiel de ce qu'on écrira en France sur la littérature croate et serbe, y compris le pastiche célèbre de Mérimée, la fameuse *Guzla* [1] dont l'ingéniosité devait tromper même les habiles.

Le seul mérite de ces chants ne suffirait pas à expliquer la faveur exclusive qu'on leur réserve. Ils ne répondaient que trop bien à un romantisme de l'art et des mœurs, dont les manifestations ne sont pas seulement françaises. Le goût du primitif, la recherche du pittoresque dans l'absence de raffinement et dans la brutalité, où l'on veut voir des équivalents de la pureté ou de la dignité, la nostalgie des sentiments élémentaires et des passions à l'état brut, tout cela trouve son aliment dans la lassitude de générations qui croient avoir épuisé les raffinements de la civilisation et qui, convaincues qu'elles sont d'avoir éliminé les virus révolutionnaires, gardent au fond de l'esprit des traces de philosophie à la Rousseau.

Aussi pendant un demi-siècle à partir des articles de Nodier, la littérature non populaire ne provoque-t-elle en français qu'un seul travail d'un véritable intérêt, la traduction de fragments de l'*Osman* par Antun Sorgo-Sorkočević (1838) [2], un Ragusain tout pénétré de culture française et qui donnait à Paris une part de son existence plus large qu'à Raguse, dont il ne cessait pas d'être fier.

Ce n'est pas à dire que ce soit un silence complet sur le sujet. Sans parler d'un plagiaire audacieux comme le Polonais Ostrowski [3], qui se contente de piller Sorgo, Mickiewicz [4], dans ses cours au Collège de France à partir de 1840, n'ignore pas Gundulić et les Ragusains, mais il y a dans ses leçons plus d'éloquence et d'élans mystiques que de connaissances solides et d'études attentives. Ses divagations prophétiques finiront par éliminer tout enseignement et d'ailleurs il connaissait mieux les littératures polonaise et russe que la serbo-croate.

Il en allait tout autrement de son successeur. Cyprien Robert [5],

[1] Paris, 1827. Voyez Yovanovitch, *op. cit.*

[2] *Revue du Nord*, 1838, N° 8, reproduit dans *A. I. F. Zagreb*, 1938, pp. 252-265 ; voir R. Maixner, « La traduction française de l'Osman », *ibid.*, 1938, pp. 246-251.

[3] Ostrowski (Christian), *Lettres slaves*, Paris, 1856, 1857.

[4] Mickiewicz (Adam), *Les Slaves*, Cours professé au Collège de France de 1840 à 1844. Paris, 1845-1849.

[5] Robert (Cyprien) nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes*. Son principal ouvrage (recueil d'articles) est consacré aux *Slaves de Turquie, Serbes, Monténégrins, Bosniaques*, etc..., Paris, 1844.

slavophile ardent, avait voué la plus grande part de son affection et de ses travaux aux Slaves du sud. Mais il était moins professeur que conspirateur et révolutionnaire. Il voulait faire connaître en France ses Slaves aimés, mais pour préparer leur affranchissement et frayer la voie à la fraternité des peuples. Il parle de leur littérature et surtout, lui aussi, de leurs chants populaires, moins que de leur condition sociale et politique. Cette orientation est celle d'une bonne part du public cultivé. Vers 1848, et jusqu'à la fin du siècle, la plupart des études où s'expriment les sympathies françaises envers les Croates seront consacrées à leurs luttes politiques. Pour H. Desprez [1], un des publicistes les mieux informés, le mouvement littéraire illyrien n'est qu'un aspect subordonné du mouvement politique : il en indique les caractères, mais à grands traits et ne s'attarde pas sur les personnalités ni les œuvres.

Ainsi l'enseignement des littératures slaves à Paris semblait ne pas devoir atteindre son véritable but. A un mystique avait succédé une politique, qui était remplacé à son tour par un Polonais, Chodzko, surtout attiré par le vieux slave. Enfin, celui qui occupera le plus longuement la chaire et, pendant des lustres, semblera représenter la slavistique française aux yeux de l'étranger, Louis Léger [2], après avoir débuté par une étude sérieuse sur Cyrille et Méthode, se contentera pendant presque toute sa carrière d'être un vulgarisateur et un journaliste cultivé. Il se trouve plus à son aise dans les domaines russe et tchèque, tout en ayant une bonne connaissance du croate. Ami de Strossmayer, il suit avec sympathie le mouvement intellectuel autour de l'Académie yougoslave qui vient de se fonder. Mais d'études proprement littéraires il en est peu et ce ne sont guère que des adaptations ou des résumés de travaux croates, si l'on met à part quelques courtes traductions, dont un poème de Medo Pucić (1874).

Sans être inutile, le travail de Léger était superficiel et dispersé [3].

[1] Desprez (Hippolyte), *Les peuples de l'Autriche et de la Turquie*. Paris, 1850.

[2] Les principaux travaux de Léger dans le domaine sud-slave se trouvent dans les volumes suivants : *Cyrille et Méthode*, 1868 ; *Le cycle épique de Mirko Kraljević*, 1906, *Serbes, Croates et Bulgares*, 1913, etc...

[3] Voyez le jugement sévère de Intéring à propos de ses *Etudes slaves* (*Revue slave de Varsovie*, IV, 1879, pp. 430-433) : « Pourquoi intituler un livre humoristique du titre d'*Etudes* ?... On espère trouver des observations justes sur les habitants, sur leurs coutumes et l'on ne rencontre que de petits récits, des impressions personnelles, des voyages à la Dumas ou peu s'en faut. Et pourquoi à chaque instant des citations russes ?... Et les citations sont-elles toujours justes, la prononciation figurée est-elle exacte ? » Je prouverai tout à l'heure que non... A chaque ouvrage de M. Léger on trouve : « Je serais heureux si l'étude que nous allons entreprendre permettait un jour à quelqu'un d'entre vous d'aller recevoir

Par bonheur, pendant des années, les travailleurs indépendants et les revues allaient suppléer aux lacunes de l'enseignement et aux défaillances du personnel universitaire. La *Revue des Deux Mondes* est toujours largement ouverte à tout ce qui touche à la Croatie, mais le mouvement littéraire croate n'y a que peu de place et il se reflète dans d'autres revues pour la plupart disparues et oubliées aujourd'hui. Dans la première moitié du siècle ç'a été surtout la *Revue du Nord* et la *Revue de Paris*. Plus tard, à côté de la *Bibliothèque universelle* de Lausanne, ce rôle est pris par la *Revue britannique* et par la *Revue slave*.

Fondée en plein romantisme pour faire connaître l'Angleterre et sa littérature, la *Revue britannique* avait peu à peu élargi son programme et, si l'on met à part les organes spécialisés, c'est vraisemblablement de tous les périodiques français celui qui a donné la plus large hospitalité aux littératures des Slaves du sud. Quant à la *Revue slave*, qui reprenait un titre déjà employé en 1839 et 1840, elle paraissait à Varsovie, mais, écrite en français, rédigée à la fois par des Français et des Slaves, elle s'adressait au public français [1]. Son existence rendue difficile par la censure russe, devait être courte (1878-1880) mais profitable [2], et Šenoa la signale sympathi-

les leçons d'un Vasilić, d'un Kassonicz et d'un Grigorievo. Je doute fort qu'aucun des élèves de M. Léger puisse jamais suivre le cours d'une école russe quelconque car pour apprendre aux autres, il faut savoir soi-même, et surtout avoir une prononciation exacte. C'est ce qui fait défaut à M. Léger... Que M. Léger se contente de traduire, ce qu'il peut faire avec talent, qu'il écrive même des articles originaux s'il le veut, mais qu'il s'abstienne de prendre un ton doctoral, il a beaucoup trop à faire pour cela ».

[1] Le rédacteur en chef, A. Intéring, avait collaboré au *Gaulois*. Il était assisté d'un rédacteur-gérant, A. de Fontaine, qui signait la préface où on exposait le programme de la revue : « Cette publication, la première et la seule, en langue française, qui soit uniquement consacrée à la littérature, aux sciences et aux beaux arts slaves a, par conséquent, pour but, en publiant les œuvres et documents qui constituent ce mouvement intellectuel, de créer une source de renseignements et d'éclaircissements qui pourra donner une connaissance exacte et complète de la civilisation des peuples qui occupent une place importante dans la destinée commune des nations européennes et, en donnant à ces œuvres une langue internationale pour interprète, de les répandre et de lier plus étroitement la civilisation slave au mouvement intellectuel du monde entier. »

[2] Voici le relevé de ce qui concerne les Slaves du sud dans les quatre volumes de la collection : I. Poésie populaire bulgare, étude historique, par C. Courrière (d'après Dozon), 93-111 ; Voyage dans *les provinces slaves de la Turquie d'Europe*, par C. Courrière (d'après *Travels in the Slavonie Provinces of Turkey of Europe by* G. Muir Macvensie and A. P. Irby 2 vols, London 1877), I, 335-352, 447, 459 ; II, 125, 145 ; II (1878). Les Haidouques des Balkans ; non signé, à la table Waclaw Rafalski (d'après les chants épiques surtout bulgares), 164-184 ; III (1879). Chansons populaires bulgares par A. Dozon (avec traduction) 1-29, 225-237 ; Pierre

quement aux lecteurs du *Vienac*. Nous verrons enfin qu'un hebdomadaire, encore vivant aujourd'hui et d'un caractère fort différent, le *Monde illustré*, devait lui aussi à la même époque apporter sa contribution.

Tels sont les instruments principaux. Les noms des artisans sont assez nombreux pour montrer que le mouvement était étendu et la curiosité éveillée. Mais il n'est pas question d'établir un inventaire et nous ne nous arrêterons qu'à deux d'entre eux : Céleste Courrière et celui qui se dissimule sous le pseudonyme éloquent de Prijatelj, auteur d'un petit volume intitulé *Trois mois en Croatie*, paru en 1880 à Paris [1]. M. Šenoa dans les pages qu'il a consacrées à la mémoire de son père affirme que c'est un ami de celui-ci, Louis de la Roque, qui a adopté ce pseudonyme [2]. Les souvenirs rapportés par Prijatelj sont de tous ordres. Il décrit la ville et ses monuments, expose la constitution du royaume triunitaire, parcourt la Zagorje, visite les demeures seigneuriales, admire les œuvres d'art et plus encore les jeunes beautés croates qui font de Zagreb, dit-il, « un musée de jolies femmes ». Dans cette curiosité la littérature a sa place. Il fait la plus belle part à Šenoa dont on sent qu'il est l'ami. C'est, dit-il, « le romancier national par excellence qui ne prend la plume que pour faire aimer la patrie, en décrire les beautés, en exalter les gloires. Personne n'en connaît mieux l'histoire, puisée aux sources originales, les mœurs, les caractères, les traditions et les légendes, et ne s'est identifié comme lui avec le génie de la langue slave ».

C'est sans doute à cette même amitié que l'on doit les deux traductions qu'il publie dans le *Monde illustré* en 1879 et 1880 de

Preradovitsch, poète croate, sa vie, ses œuvres. — Écrit en croate par P. Konarzewska. Traduction de Sylvère Grandvil, 341-359 ; Nocturne. Imitation de Preradovitsch, par Raoul Petit, 360 ; IV. Le théâtre serbe et deux comédies de Trifkovicz, par C. Courrière, pp. 44-45 (suivi de la traduction). Moitié eau, moitié vin, comédie serbe en un acte. Traduit par M. Courrière, 46-59. Le billet doux, comédie serbe en un acte, 60-82-443-455. Causerie : Bosnie et Herzégovine, par A. Intéring (d'après Yriarte, avec larges extraits), 450-455.

[1] Il en existe deux éditions qui ne diffèrent que par la disposition de la table des matières : 1) Paris, A. Ghio, 1880, in-18, 131 pp. 2) *Ibid*, 1880, in-18, 132 pp.

[2] L'exemplaire de la bibliothèque universitaire de Zagreb, indique le nom de Victor Tissot, polygraphe estimable, auteur de plusieurs volumes pittoresques et animés sur l'Europe de son temps et surtout sur l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie. Mais il faut ici tenir à l'affirmation de M. Šenoa. Un volume de Tissot qui parle assez longuement de la Croatie (*La Hongrie de l'Adriatique au Danube. Impressions de voyage.* Paris, 1883, gr. in-8) est d'un contenu, d'un ton et d'une disposition bien différents de ceux de Prijatelj. Voir *A. I. F. Zagreb*, 1939, 228-238.

Zlatarevo Zlato et de *Diogenes*, les seuls romans croates qui aient jusqu'ici paru en français.

Céleste Courrière (né en 1843) était un Lorrain qui, pendant de longs séjours en Russie où il avait des propriétés, s'était adonné aux études russes, auxquelles il a consacré plusieurs volumes. En 1874, c'est d'abord une courte étude de 32 pages sous le titre *Russie et Pologne*, suivie un an plus tard d'une intéressante *Histoire de la littérature contemporaine en Russie* (VIII-442 pp.) qui devance les célèbres études de Vogüé et qui semble bien être le premier exposé synthétique en français.

Après un essai dans le roman, mais toujours inspiré par la Russie (*Hanna la folle*, 1878), il traduit, en 1879, *La mort d'Ivan le Terrible* d'Aleksej Tolstoï et cette même année publie une *Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves* [1] — autres que les Russes — (XXIII, 553 pp.). C'est dans ce volume qu'il nous a donné le premier exposé sérieux rédigé en français d'une période des littératures croate, serbe, slovène et bulgare. Pour la littérature croate, après un court chapitre qui rappelle le passé depuis la littérature glagolitique jusqu'à Ritter Vitezović, Courrière trace les origines et les développements du mouvement illyrien. Il indique les œuvres de Vukotinović, Vraz, Bogović, Kukuljević et celles de Mažuranić, sur lesquelles il s'attarde plus longuement et dont il analyse le poème *Smrt Smail-Age Čengića*. Après avoir marqué le rôle de Mgr Strossmayer, il met au premier rang les poètes contemporains Preradović, dont il traduit le petit poème *Putnik*. C'est ensuite le tour de Pucić. Parmi les jeunes il cite Šenoa, « dont les ballades décèlent un talent peu ordinaire », Arnold, Tomić, Kovačić, Filipović, Medić. Au nombre des romanciers les plus remarquables il place Tomić, Kovačić, Zahar, etc., et accorde la première place parmi eux à Šenoa, dont il connaît *Zlatarovo Zlato*, *Čuvaj se Senjske ruke*, etc. La littérature dramatique lui offre les noms de Demeter, dont il avait déjà parlé à propos des Illyriens, de Bogović, Subotić, Marković, Arnold et Freudenreich, etc., et il ajoute : « Si la littérature dramatique en Croatie n'est pas plus riche, c'est que le théâtre y est avant tout cosmopolite. Les trois quarts de son répertoire se composent de pièces étrangères et surtout de pièces françaises. Aussitôt qu'une œuvre de Dumas fils ou de Sardou paraît, elle est immédiatement étudiée par les artistes croates. »

Dans les études historiques et philologiques il estime que « la Croatie peut prendre rang en tête des pays slaves » et il énumère

[1] Il la continuera en 1887 par un article dans la *Revue britannique* : « Le mouvement littéraire dans les pays slaves » (V, 375-404).

les plus importantes publications de cet ordre, tant celles de Kukuljević que les collections de l'Académie. Il consacre quelques lignes à la presse de Zagreb et enfin passe à la poésie populaire dont « la littérature croate possède de nombreux recueils, mais aucun n'est complet et cette mine abondante est loin d'avoir été entièrement exploitée ». Tel est dans ses grandes lignes l'exposé sommaire mais bien informé et intelligent que nous offre Courrière. Il le complète par des articles de revue, des traductions, dont quelques-unes paraissent dans la *Revue slave* de Varsovie et dont la plus importante est celle de la mort de Smaïl Aga, dont nous reparlerons.

Grâce à Prijatelj et à Courrière la littérature croate avait acquis audience auprès du public français. L'impulsion ainsi donnée, on pouvait espérer que désormais traductions et études de plus en plus approfondies allaient se succéder et s'étendre à tous les siècles et à tous les écrivains. Or, après ce brillant éclat, on en revient à la situation que nous avons déjà décrite : publications fragmentaires et études surtout politiques. C'est à peine si en 1885 une traduction de l'*Histoire des littératures slaves* de Pypine et Spasović vient fournir un bon sommaire de la littérature ragusaine, dont personne n'avait jusqu'alors sérieusement traité en français.

Il serait trop long de rechercher les causes de ces défauts d'information et d'organisation. Le travail accompli est presque toujours enfoui dans des revues ou dans des livres qui vieillissent vite. Les nouveaux venus ignorent ce qui a été fait avant eux et, au lieu de combler les lacunes, répètent les efforts de leurs prédécesseurs. Fort heureusement l'après-guerre a corrigé la plupart de ces erreurs : l'enseignement s'est étendu, la nouvelle école des slavistes français a élargi ses curiosités et l'on peut espérer que, bientôt, le public français disposera de tous les moyens de connaître les productions de l'esprit croate. J. D.

Souvenirs français dans les Bouches de Kotor. — Sous le titre *Les Bouches de Kotor (Cattaro) après la chute de la République de Venise jusqu'au Congrès de Vienne (1797-1815)*, Mgr Pavao Butorac, évêque de Kotor et administrateur de l'évêché de Dubrovnik, publie dans les Mémoires de l'Académie Yougoslave de Zagreb (*Rad*, t. 264) une étude détaillée, contenant une documentation en grande partie inédite, sur les régimes autrichien, russe et français qui se sont succédé dans l'extrême partie de la Dalmatie, connue à l'époque de l'Empire, sous le nom d' « Albanie vénitienne ». Nous en reproduisons le passage où l'auteur parle plus particulièrement de l'influence de la civilisation française (*Bulletin International de l'Académie Yougoslave*, livre XI, pp. 11-14) :

« La culture française avait exercé une certaine influence sur le Littoral des Bouches même avant le commencement de la domination française. Les gens de mer maintenaient des relations commerciales avec des ports français. Quelques-uns des adhérents de cette culture de la seconde moitié du XVIIIe et des premières années du XIXe siècle favorisaient les tendances culturelles françaises sans réserve ; d'autres acceptaient les principes de la démocratie française, mais ils attendaient toujours que la grande démocratie saura conserver l'ancienne République des lagunes démocratisées selon les exigences de l'époque. Il est facile à comprendre qu'on soulignait expressément l'antithèse entre les deux cris : « Vive la liberté » et « Vive Saint-Marc ».

« Toutefois, il n'en manqua pas de ceux qui suivirent aussi les fausses tendances de cette culture, en cherchant les aventures dans le vaste monde. Le comte Antun Zanović de Budva, démocrate, joueur de cartes mal famé, fut banni de Venise à Budva (1766). Son fils Stjepan (1786), aventurier de renom mondial, maintenait des relations avec Voltaire et Rousseau et appartenait au cercle de d'Alembert et des Encyclopédistes. Ses frères Primislav et Hannibal étaient aussi des aventuriers. Le comte Toma Medini (1725-1788) de Castelastua (à présent : Petrovac), joueur de cartes et aventurier, avait fait une excellente traduction italienne de l'épopée voltairienne *La Henriade*, louée par l'auteur lui-même. Le comte Antun Visković de Perast, sincèrement attaché à la République de Saint-Marc, pénétré d'idées de démocratie, lié à Barras et Rewbel, qui constituaient avec La Reveillère le triumvirat révolutionnaire du Directoire (1795-1799), s'était entêté de sauver la république de lagunes, mais après la chute du Directoire il s'éloigna de la France. Lorsque le régime aristocratique à Venise fut aboli le 12 mai 1797, on trouve sous le premier décret du nouveau gouvernement démocratique ou « de la Municipalité » les signatures de trois habitants de Perast : Matej Čorko, Ivan Jovocić et Ivan Bujović. La Municipalité se divisa en deux partis : le parti radical (jacobins), avec Dandolo et Giuliani, qui voulaient procéder avec sévérité contre la noblesse, et le parti plus modéré avec Widmann et le très respecté Jovović. Mais les uns et les autres se faisaient également illusion sur la possibilité de conserver la souveraineté de Venise. Jovović réussit à empêcher le plan turc de reconnaître l'indépendance du Monténégro et la Turquie, mais d'autre part il espérait qu'avec l'aide du métropolite les Bouches retourneraient à Venise. On sentit l'influence de Jovović à Perast où l'on essaya d'introduire le régime démocratique, mais sans succès. Parmi les prêtres catholiques se signala le chanoine de Budva, le docteur Antun Kojović (1751 à

1845), auteur de quatre livres des « Annali di Budua », comme partisan ardent des tendances francophiles.

« Il y a dans les Bouches de remarquables objets d'histoire et de culture françaises dont quelques-uns représentent une grande valeur artistique. Antun Visković avait acquis, grâce à ses relations, une couverture de lit de toile Jouy brodée de la reine Marie-Antoinette, avec les caractéristiques du style Louis XVI dans les motifs décoratifs ; puis le fusil de chasse du dauphin Louis XVII, un rare exemplaire de riche décoration en argent, produit de la fabrique parisienne Morizeau (rue SS. Pères) de 1780 ; une aube en dentelles de Flandre, qui appartenait jadis à la chapelle royale française et se trouve maintenant au sanctuaire de l'église Notre-Dame de Škrpio près de Perast, et une chasuble blanche à la croix verte, faite de soie et de pourpre, ornée d'or, jadis de la chapelle royale, maintenant possession de l'église paroissiale de Saint-Matej de Dobrota. Les effets mobiliers en usage dans les Bouches présentent les caractéristiques des différents styles d'époque (rococo, directoire, empire).

« L'administration française, nommément Dandolo et Marmont, avait acquis des mérites impérissables pour l'instruction publique. Un lycée a été prévu à Kotor. La langue d'instruction était « l'illyrien », et dans les hautes écoles le français ou l'italien. A Kotor on établit (1808) une commission d'éducation et d'instruction. De hautes écoles furent fondées à Ljubljana et à Zadar, mais cette dernière fut en 1811 transférée à Dubrovnik. Toutefois, la langue française était peu connue dans les Bouches.

« Bien qu'on abusât souvent des paroles « liberté » et « fraternité » il faut pourtant admettre que l'administration française s'appliqua à mettre en pratique l'idée d' « égalité devant la loi », en protégeant les droits des petites gens. Les Français ne reconnurent plus l'ancienne juridiction et peu à peu le pouvoir se mit à abolir les vieilles prérogatives et privilèges des grands propriétaires. Le pouvoir apporta aussi beaucoup de soin à l'hygiène publique, il fut surtout plein de vigilance pour le commerce maritime avec des pays empestés. Les anciennes stations sanitaires à Kotor, à Hercegnovi et à Perast, qui du reste fonctionnaient excellemment, furent abolies, parce qu'elles dépendaient de l'ancienne administration autonome communale, supprimée par les Français. Parmi d'autres mesures, l'enterrement dans les églises ou au milieu de lieux habités fut prohibé. A l'époque de Venise les couvents franciscains disposaient d'un frère hospitalier et d'une pharmacie, mais cette fonction cessa par suite de l'abolition des couvents.

« La France avait fait faire de bonnes chaussées dans toute la

Dalmatie d'une longueur de trois cents kilomètres environ. Celles-ci furent construites par les soldats de Marmont. Les traces de ces routes se sont conservées encore à Škaljari et à Trojica ; elles reliaient Kotor avec Budva et servaient généralement au commerce et aux transports militaires. Dandolo organisa aussi les postes, mais non sans difficultés, l'organisation étant d'abord défectueuse et incomplète.

« La question de la conscription maritime causa beaucoup de troubles. Le pouvoir en rendit responsables les syndics et leurs assistants et les menaça d'occuper leurs maisons par les troupes en cas d'indulgence. Pourtant les communes n'exécutèrent pas les décisions du pouvoir, et cette insubordination devint générale. Les troupes furent quelquefois par force logées dans les maisons des particuliers qui n'avaient pas payé les contributions régulièrement, et les familles étaient contraintes de procurer aux soldats lumière et chauffage, tandis que les plus riches communes furent forcées de procurer des meubles à l'occasion d'une visite de hauts fonctionnaires d'État. Le pouvoir permettait aux serdars et aux capitaines des gens d'armes de se mèler dans les affaires des membres des communes, portant ainsi préjudice à la compétence des syndics, et il fixait le montant des dépenses des communes qui étaient aussi contraintes de subventionner les prisons et les geôliers. Cependant, dans la question des dépenses et des contributions les communes contrevenaient aux ordres du pouvoir, bien que celui-ci se considérât administrateur primaire et curateur de tous les biens, tant laïques qu'ecclésiastiques. Les contributions, et surtout l'impôt personnel, réduisirent la population à l'extrême misère. Le pouvoir voulut même décréter un impôt sur les fenêtres et les portes des maisons. Les diverses réductions d'impôts ne purent apporter aucune détente dans les esprits et le mécontentement général s'aggrava encore par le tarif de 1808, par lequel, entre autres, les propriétaires de navires devaient payer quatre-vingt-dix livres par tonneau. Il faut encore ajouter qu'à cause du chômage du commerce maritime, la première source de prospérité, les Bouches étaient devenues pleinement passives.

« L'attitude et la conduite du pouvoir envers l'Église ne fut qu'une application pratique des principes naturalistes de l'Encyclopédie. L'abolition des congrégations religieuses et de couvents renommés de Kotor, l'enlèvement d'églises catholiques à leurs propriétaires, les impôts exagérés sur les possessions ecclésiastiques, le contrôle des biens d'églises, l'abolition des confraternités laïques, et surtout la divulgation de la franc-maçonnerie représentent l'administration française comme un régime athéiste ou « jacobin ». La loge maçon-

nique de Kotor, fondée par un certain Martel, commandant d'un régiment italien, avait quatre-vingt-seize membres enregistrés.

« Toutefois, le monde « illyrien » n'eut pas le temps de s'accoutumer tout à fait aux réformes administratives françaises, parce que déjà en automne 1813 survint la catastrophe de l'Empire de Napoléon ».

CHRONIQUE

La Comédie Française en Yougoslavie. — La tournée entreprise au mois de mars par une troupe d'artistes de la Comédie Française sous la direction de M. Jean Yonnel, fut, de l'opinion unanime de la critique, un succès éclatant, de l'art théâtral français. Dans toutes les villes visitées, quelle que fût la nuance de la neutralité observée par les gouvernements respectifs, l'accueil fut d'un enthousiasme débordant, et partout le regret se fit sentir de n'avoir pas pu admirer les artistes français plus d'une ou de deux soirées. A Zagreb, le 9 mars, comme à Budapest le 11, ou à Belgrade quelques jours après, partout on aurait voulu avoir une représentation de plus. Zagreb n'eut qu'un seul spectacle, composé d'*Andromaque* et du *Carrosse du Saint-Sacrement*, Belgrade, mieux favorisée par les circonstances, put avoir aussi le *Misanthrope* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, et, en plus, apprécier l'art de diction, cet art si éminemment français — ce que partout les critiques ont surtout souligné — de dire les vers, au cours d'une matinée poétique. Skoplje, sur le chemin de Belgrade à Athènes, put également jouir d'un récital de poésie. Ljubljana la capitale slovène eut le regret d'être privée de la matinée poétique annoncée et qui n'aurait pas manqué d'être une belle manifestation de sympathies pro-françaises.

Dans toutes les villes parcourues, la renommée qui précédait la troupe, dans laquelle à côté de M. Yonnel figuraient les noms de Marie Bell, Germaine Rouer et Clariond, était solidement établie, soit grâce à une culture théâtrale très développée, soit par des tournées françaises précédentes. Ainsi, dans la capitale croate, comme le rappela la critique de l'*Obzor* (M. Ivo Hergešić) la tradition des tournées dramatiques françaises date de la fin du siècle dernier : depuis Zagreb fut successivement visitée par les troupes de Frédéric Febvre, Le Bargy, ainsi que d'autres grands artistes qui n'appartenaient pas au Théâtre Français : Sarah Bernhardt, Suzanne Desprès, Réjane (à la veille de la guerre de 1914). Et après la guerre ce fut le tour des Robinne et Alexandre, Cécile Sorel, Piérat et Escande, et, l'année dernière d'Harry Baur.

Il ne s'agit par conséquent pas d'inventions d'une propagande, mais d'une tradition profondément établie que « la propagande » se doit de poursuivre, répondant en cela au désir le plus authentique du public de Budapest, Zagreb, Belgrade, Bucarest, Sofia, etc.

Ainsi que nous venons de le dire, ce que la critique apprécie le plus dans le jeu des artistes français, c'est leur diction. Et lorsque, quelques semaines après, le Théâtre National de Zagreb commémora le tricentenaire de Racine par une nouvelle traduction croate de *Britannicus* (due à M. Tomislav Prpić) la critique put aussi dégager la leçon par rapport à la culture sur la scène croate du style soutenu.

R.

LES LIVRES : B. Unbegaun, **Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes** (Travaux publiés par l'Institut d'Etudes Slaves, XV), Paris, 1935, p. 83. — M. Unbegaun, le distingué professeur de l'Université de Strasbourg, l'érudit auteur de *La langue russe au XVIe siècle*, ne voulant pas se confiner dans l'étude de l'histoire du russe, s'attaque dans l'intéressant opuscule que nous venons de citer à l'histoire de la langue littéraire serbe du xviiie siècle.

Comme on le sait, les Slaves orthodoxes ont pratiqué au moyen âge, et même au xviiie siècle encore, un bilinguisme assez curieux : le slavon plus ou moins russisé ou serbisé en tant que langue littéraire d'une part, et d'autre part la langue vulgaire (le serbe, le russe) en tant que langue parlée. Le russe littéraire contemporain est le résultat d'une synthèse de ces deux langues, accomplie au xviiie siècle, alors que les Serbes, après de nombreux tâtonnements, élaborèrent au xixe siècle une langue littéraire à base populaire serbo-croate. Ce sont précisément ces tâtonnements, qui précédèrent la réforme de Vuk Karadžić, qu'étudie M. Unbegaun en y distinguant trois périodes : « 1° de 1690 jusque vers 1740 la langue littéraire est le slavon serbe qui continue la tradition du moyen âge ; 2° de 1740 jusque vers 1780, cette langue devient le slavon russe ou le russe slavonisé qui commence à être concurrencé par le serbe slavonisé et, épisodiquement, par le russe littéraire ; 3° au cours des vingt dernières années du xviiie siècle et au début du xixe siècle, nou assistons au triomphe du serbe slavonisé et russisé en tant que langue littéraire et à des tentatives pour le remplacer par la langue des paysans, dépouillée de tout slavonisme » (p. 15).

Si le 1er chapitre de l'opuscule de M. Unbegaun établit la survivance du slavon serbe en tant que langue littéraire dans les premières décades du xviiie siècle, les II et III (« Les débuts de l'influence russe « et » le Slavon russe langue littéraire «), particulièrement intéressants pour le comparatiste, traitent de l'influence que le russe exerça sur cette langue. En effet, dans le premier quart du xviiie siècle, le Métropolite de Belgrade Mojsije Petrović s'adressa à Pierre le Grand en le priant de lui envoyer des professeurs. C'est ainsi que fut fondée l'école de Suvorov qui fonctionna tantôt à Belgrade, tantôt à Karlovci. Plus tard elle fut remplacée par celle de Kozačinskij. Les professeurs russes enseignaient tout naturellement le slavon russe, qui supplanta le slavon serbe et s'implanta parmi les Serbes d'autant plus facilement qu'ils croyaient y voir le véritable vieux slavon.

Mais, à cette époque en Russie, le slavon russe fut remplacé par le russe slavonisé, qui pénétra aussi chez les Serbes. M. Unbegaun entreprend la tâche intéressante de déterminer les fonctions respectives du slavon russe et du russe slavonisé dans la littérature serbe du xviiie siècle et arrive à la conclusion que le premier est particulièrement fréquent dans la littérature d'inspiration religieuse (quoique ce soit dans cette langue qu'est traduit le *Bélisaire* de Marmontel) alors que le russe slavonisé est surtout la langue de la littérature historique. La prédominance du slavon russe et du russe slavonisé dure presque jusque vers les années quatre-vingt du xviiie siècle.

Cependant, comme M. Unbegaun le montre dans son IVe chapitre (« Les débuts du Serbe littéraire ») parallèlement à cette langue littéraire russisée, les auteurs serbes employaient épisodiquement, pour parler aux paysans, le serbe vulgaire. D. Obradović, représentant du siècle des lumières, s'efforça de l'ériger en langue littéraire et devint ainsi le précurseur de Vuk Karadžić.

La méthode de M. Unbegaun consiste à donner au lecteur des textes si typiques, qu'ils excluent presque la nécessité de l'analyse grammaticale, ce qui donne beaucoup de vie à son étude et fait ressortir très clairement les différentes vicissitudes que subit la langue littéraire des Serbes à ses débuts.

D. Strémooukhoff.

MAÏRE INKINEN (Mme JAROSZYNSKA) : **Une Finlandaise dans la tourmente. Texte français d'Herbert Régis**, Paris 1940, Robert Denoël. — Le récit poignant que cette courageuse Finlandaise, mariée à un Polonais, fait de son trajet à travers la Pologne, bombardée et investie de deux côtés, en septembre 1939, possède, en dehors de ses hautes qualités humaines, d'incontestables qualités de style, dues peut-être à la collaboration littéraire de M. Herbert Régis. Nos lecteurs apprécieront à côté des pages hallucinantes qui constituent l'essentiel de cette traversée de la Pologne en pleine guerre et avec des moyens de fortune, les descriptions idylliques de la côte dalmate où se trouvaient Maïre Inkinen, son mari et l'auteur du texte français, M. Régis en août 1939. Ce dernier nous raconte, dans l'introduction à ce livre, comment il errait le long de la côte dalmate, réunissant les éléments d'un roman, et fort gêné dans ce travail par son ignorance du croate, comment il avait trouvé dans M. et Mme Jaroszynska des interprètes de choix, et comment, quelques mois plus tard, il retrouva à Paris Mme Jaroszynska qui avait fui à travers la Pologne, la Lithuanie et la Lettonie jusqu'en Finlande, où se trouvaient ses enfants.

Makarska était le point départ de ce périple européen, et voici en quels termes émus l'auteur fait ses adieux à ce petit port paisible et ensoleillé, dont l'atmosphère riante contraste tellement avec la gravité des événements qui suivent. « Makarska, adieu ! — note Maïre Inkinen, en date du 4 septembre, sur son journal — Adieu le port, adieu la forêt de pins, adieu la plage ! Adieu notre maison dressée sur la presqu'île ! Adieu l'eau, adieu le vent !

« Des nuées de petits poissons folâtrent dans l'eau transparente. Le bateau vibre au rythme des hélices. Des mouchoirs s'agitent sur le quai, éclats blancs toujours plus menus. Là-bas s'effacent les palmiers et les maisons roses, et ce bouquet d'oliviers sous lequel nous allions boire du café turc et du vin de Dalmatie. Endroits chers, vous reverrai-je jamais ?

« La côte aride défile lentement sous mes yeux. Çà et là, à mi-hauteur de l'abrupte falaise calcaire, un village étincelle, entouré de vignobles, tache verte et blanche dans la monotonie grise du Karst. Une légère traînée de poussière repère la route qui serpente au long de la corniche. Combien, combien de souvenirs jalonnent pour moi ce chemin, si souvent parcouru !

« Et voilà Split, la vieille cité vénitienne, construite dans les ruines du palais de Dioclétien. La mer s'arrête contre une façade de maisons en pierre de Brač, semblable au marbre. Au bord de la promenade dallée, un grand nombre de flâneurs sont assoupis sous les tentes des cafés jointifs. Des barcasses se balancent le long du quai, offrant aux passants leurs étalages de fruits méditerranéens. Dans les ruelles étroites et pleines d'ombre, une foule jeune grouille et bavarde parmi les indéfinissables relents des ports où se mêlent les odeurs de cuisine à l'huile, d'algue marine, de goudron et de sel. »

L'influence française et les Croates. — Sous ce titre M. Ivan Goran Kovačić répond (*Hrvatski Dnevnik* du 9 juillet 1939) à un article paru dans les *Nouvelles littéraires*, où M. Pero Valić prétendait donner un tableau de l'influence française dans la littérature yougoslave, et qui affirmait entre autres choses que « en Croatie avant la guerre il n'était pas possible de voir dans les vitrines des libraires d'autres livres étrangers que des livres allemands ». M. Kovačić montre par une longue énumération que les contacts intellectuels avec la France ont été constants en Croatie à travers les siècles, et que la littérature et l'art contemporains y sont restés fidèles à cette tradition.

Le Gérant : R. BUSSIÈRE.

Imprimé par R. BUSSIÈRE à Saint-Amand (Cher), France. — 27-2-1941.

Bibliothèque de l'Institut français de Zagreb. — 1re série, tome I : Joseph Neustaedter, **Le ban Jellačić, et les événements en Croatie depuis l'an 1848.** 1 vol. in-8° de 470 pp.

Les Mémoires du général Neustaedter constituent une source de premier ordre pour l'histoire du mouvement de 1848 en Croatie et de ses conséquences.

Né à Bratislava en 1796 d'une famille protestante, entré dans l'armée après des études à l'Académie thérésienne, Neustaedter avait pris part à la campagne de France et fait partie des troupes d'occupation de 1815 à 1818. Arrivé en Croatie en 1830, il avait eu un moment sous ses ordres Jelačić, bientôt son égal. Définitivement fixé en Croatie, il y prenait sa retraite et consacrait ses dernières années à écrire en français ses souvenirs, entièrement rédigés, sinon tout à fait mis au point, à sa mort en 1866.

Lié d'amitié avec Jelačić, auquel il s'était volontairement subordonné dès le début de la lutte contre les Magyars, ayant pris part ou assisté à la plupart des événements qu'il raconte, ayant reçu des confidences de quelques-uns des acteurs de premier plan sur les motifs ou les à-côtés qu'il n'avait pas observés directement, soucieux avec cela d'impartialité, ce général autrichien, devenu Croate d'adoption, est un témoin digne d'audience.

Il place les événements en Croatie dans le cadre de la monarchie austro-hongroise. Cette préoccupation l'amène à raconter la campagne de Radetzky en Italie, à résumer les mouvements révolutionnaires des Hongrois et des Serbes d'Autriche. Là son récit n'a pas la valeur d'un témoignage, sans cependant être jamais dépourvu d'intérêt. Il envisage toujours les faits — jusque dans son exaltation de Jelačić — du point de vue d'un loyal sujet de l'empereur d'Autriche, mais d'un sujet que son dévouement n'aveugle pas et qui sait reconnaître les fautes de la dynastie autrichienne.

Restés manuscrits dans les collections de la Bibliothèque universitaire de Zagreb, les Mémoires de Neustaedter ont été utilisés plus ou moins largement par les historiens croates, moins cependant qu'ils auraient mérité de l'être. C'est pourquoi il a semblé utile de les publier intégralement, d'autant plus que leur lecture n'intéresse pas seulement les professionnels de l'histoire.

Les notices sur l'auteur et l'ouvrage, les notes et commentaires seront donnés après le texte, qui comprendra au moins deux volumes grand in-8.

Tome I (paru) 240 dinars.

Le prix de souscription au 2e volume est fixé à 200 dinars.